

Vojmir Vinja

## Romanica et Dalmatica dans le premier dictionnaire étymologique croate ou serbe

Remarques en marge des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> volumes de l'ERHSJ de Petar Skok

Nous avons enfin entre les mains l'ensemble des matériaux que Skok avait réunis en vue de la rédaction du dictionnaire étymologique croate ou serbe qui devait couronner toute une vie consacrée à la recherche étymologique.<sup>1</sup> Le quatrième tome constitué par les tables alphabétiques des mots traités, des noms cités etc. est sous presse. Ce quatrième volume, indispensable complément de cet ouvrage qui dans sa forme actuelle se prête si malaisément à la consultation, constituera un précieux instrument de travail et ce n'est que grâce à lui que l'imposante oeuvre de Skok avec son immense masse de matériaux lexicologiques pourra rendre les services qu'on attend d'un dictionnaire et, en dernière ligne, être consultée, par des chemins un peu détournés, il est vrai, comme les autres dictionnaires de ce genre. Une oeuvre capitale vient d'être accomplie et l'Académie Yougoslave de Zagreb mérite toutes les félicitations: avec les 22 volumes du monumental *Rječnik hrvatskog ili srpskog jezika* et les 4 volumes de Skok elle poursuit honorablement la tâche que lui avaient assignée ses fondateurs.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Petar Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*. Uredili akademici Mirko Deanović i Ljudevit Jonke. Suradivao u predradnjama i priredio za tisak Valentin Putanec, Knjiga II, K — *poni*<sup>1</sup>, Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti, Zagreb, 1972, str. 701; knjiga III, *poni*<sup>2</sup> — Z, Zagreb, 1973, str. 693. (Petar Skok, *Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe*. Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke. Collaborateur dans les travaux préparatoires et l'établissement du texte Valentin Putanec, Tome II, K — *poni*<sup>1</sup>, Zagreb, 1972; Tome III: *poni*<sup>2</sup> — Z, Zagreb, 1973). — La première série de remarques est publiée dans cette même revue 1972—1973, nn. 33—36, pp. 547—571.

<sup>2</sup> Il ne serait pas juste de passer sous silence une troisième oeuvre d'importance capitale. Nous voulons parler du *Lexicon Latinitatis Medi Aevi Iugoslaviae* dont le premier tome dû aux soins de MM. M. Kostrenčić, V. Gortan et Z. Herkov vient de paraître (XXI-633; litterae A-K; Zagreb, 1973).

Malheureusement, il n'en va pas de même pour ce qui regarde la rédaction définitive de cette oeuvre importante. Tout ce que nous avons dit dans cette même revue à l'occasion de la parution du premier tome<sup>3</sup> vaut également pour les deux volumes qui viennent de paraître. Nous restons sur notre constatation initiale: ou bien il ne fallait pas toucher au texte manuscrit original, comme on le proclamait dans la *Préface*, ou bien procéder d'une manière suivie et scrupuleusement consé- quente aux retouches qu'on voulait apporter.

Les rédacteurs n'ont suivi aucune de ces deux voies d'où encore plus de variation, d'inconséquences, d'inégalités et d'incohérences entre les trois volumes. Nous pourrions dire qu'on a pris note de quelques remarques que nous avons faites. Les noms de quelques spécialistes qui ont publié un nombre considérable de contributions étymologiques apparaissent dans le II<sup>e</sup> tome, il est vrai, d'une manière fort incomplète, on serait tenté de dire au petit bonheur. Mais tandis que certains figurent au III<sup>e</sup> tome, l'un d'entre eux est frappé d'un curieux ostracisme dans le dernier volume<sup>4</sup> de sorte qu'on serait tenté de se demander s'il s'est jamais occupé des mots dont on traite dans le III<sup>e</sup> tome ou, plus simplement, si pour lui le vocabulaire croate ne se terminerait pas avec le mot **poni**.<sup>1</sup>

Les indications bibliographiques (que nous désignerons désormais par l'abréviation *Lit.*) qui suivent chaque entrée constituent, ici encore, le point le plus faible de la rédaction et, partant, de l'ERHSJ. On ne peut s'y fier pour nombre de raisons. Nous nous bornerons à en énumérer quelques unes.

La première est l'usage très inconséquent des crochets [ ] à la fin de l'article. Quelquefois on y fait figurer la nouvelle solution étymologique suivie ou précédée du nom de son auteur en indiquant dans la notice bibliographique où cet auteur en a traité (cf. 2,290; 2,524; 2,565; 3,591 etc.). D'autres fois, on met entre crochets la solution étymologique, mais sans nom d'auteur, en n'indiquant celui-ci que dans la *Lit.* de manière qu'on serait en droit de conclure que ces solutions sont le fait des rédacteurs. C'est notamment le cas pour une bonne moitié des étymologies des turcismes proposées par Škaljić, surtout dans le deuxième tiers du III<sup>e</sup> volume.

Une question, qui peut être qualifiée tout au moins de curieuse, est posée par les articles introduits intégralement (entre crochets) par la rédaction. Nous n'en donnerons qu'un exemple; le II<sup>e</sup> tome se terminant avec le monème *poni* avec l'exposant <sup>1</sup>, tout locuteur natif croate a pu se demander quel

<sup>3</sup> v. note 1.

<sup>4</sup> à deux exceptions près qui ont dû échapper à la vigilance du correcteur.

autre monème homonyme pourrait bien exister en croate ou serbe. Il est resté sur sa faim car le III<sup>e</sup> tome s'ouvre avec des crochets entre lesquels figure **poni**<sup>2</sup> — il trône même en lettres dorées au dos du volume — lui qui n'est rien d'autre que *pony* «cheval de petite taille». Donc, un anglicisme tout récent, un *anglicismo crudo*, comme dirait M. B. E. Vidos. On se demande ce qu'est venu faire dans cette galère cet unique représentant anglo-saxon. A supposer qu'on ait voulu suivre ce chemin pour-quoi alors ne pas avoir inclus tous les mots étrangers figurant sur les 1500 pages du Dictionnaire de mots étrangers de B. Klaić qu'on mentionne d'ailleurs scrupuleusement dans la *Lit.* de **poni**<sup>2</sup>. Mais ce n'est pas tout. Puisque Klaić n'en donne pas l'étymologie, après la définition de l'anglicisme on ajoute: «de l'anglais *pony* d'origine inconnue» (!). ERHSJ est après tout un dictionnaire étymologique et il suffisait de jeter un coup d'oeil au petit ou au grand Skeat ou même au petit Robert puisqu'on voulait à tout prix "enrichir" l'oeuvre de Skok. D'un côté donc une interpolation arbitraire et non nécessaire et de l'autre une information incomplète voire fausse. Et penser combien de solutions exactes et facilement accessibles ont été — et à dessein — passées sous silence! Quoi qu'il en soit, les [ ] sont utilisés à tort et à travers dans l'ouvrage de telle sorte qu'on peut les trouver (renfermant une timide et tout à fait inacceptable proposition d'étymologie) même a p r è s la notice bibliographique (3,258)!

Ces indications bibliographiques pèchent par d'autres aspects encore. En premier lieu par le fait qu'on n'arrive pas — quoi qu'on fasse — à conclure selon quels critères elles ont été établies et introduites dans l'ensemble de l'ouvrage. Tout ce que nous savons c'est qu'elles ne sont pas de Skok et ceci seulement quand il s'agit de contributions parues après 1956.

Nous avons déjà montré qu'on y trouve maintes fois un numéro du REW qui n'a rien à voir avec la teneur de l'article de Skok. Le numéro auquel Skok devait se référer n'y figure pas. Alors à qui a-t-on pu emprunter cette identification?

D'autres fois on fait figurer après l'article le nom de l'auteur avec les données bibliographiques sans aucunement indiquer que celui-ci a proposé une étymologie qui s'oppose à celle de Skok. Donc, le contraire de ce que nous mentionnions plus haut pour 2,290 etc.

Le choix des auteurs, des contributions à faire figurer dans les notices bibliographiques est carrément arbitraire. On ne peut pas prétexter qu'on n'a pas dépouillé certaines revues ou certaines années de ces revues. Car, p. ex., pour le mot **murka**<sup>2</sup> on a pris note, et avec raison, de l'article de M. G. Šoptrajanov dans le I<sup>er</sup> volume du GBIS, mais lorsqu'il a été question du

mot **kanj** on a passé délibérément sous silence un autre auteur qui traite de ce mot dans le même fascicule de la même revue et cela bien que cet auteur soit revenu à plusieurs reprises sur la même question, l'étymologie proposée par Skok étant par trop intenable.

A la rigueur on peut dire que c'était le droit des rédacteurs de faire le choix qu'ils considéraient comme justifié. Mais que dire du cas où le nom d'un philologue figure dans la longue liste bibliographique après les noms de Vasmer, Tiktin, Kretschmer, Mikkola, Schulze et autres? Tout lecteur pourra conclure que cet auteur a écrit sur l'étymologie ou sur la valeur sémantique du mot considéré parce que les notices bibliographiques sont destinées à informer le spécialiste et l'aider à faire le point sur la question traitée. Supposons que ce spécialiste veuille savoir ce qu'on a écrit jusqu'ici sur le mot *vrag*, ses variantes, ses dérivés et son étymologie. Il compulsera les ouvrages indiqués et enfin parviendra au dernier, cherchera dans le vol. 36 de la collection *Stari pisci hrvatski* et constatera qu'un traducteur ragusain de Molière a employé ce mot au XVIII<sup>e</sup> siècle. Et ce sera tout. Rien à voir avec la question débattue. Rien de nouveau non plus, car Skok relève le même traducteur, la même comédie de Molière quelques lignes plus haut. Comme nous le disions à propos du mot étranger pris à la bonne franquette chez Klaić, on aurait pu relever et mettre sur fiches toutes les unités lexicales constatées chez ces traducteurs et figurant dans les deux volumes des *Stari pisci* et faire figurer le nom de leur éditeur dans la *Lit.* après chacun de ces mots. Etant donné qu'une dizaine de comédies constituent un beau corpus, ce nom figurerait un peu partout dans l'ERHSJ.

En ce qui concerne l'ordre chronologique de ces indications bibliographiques, le moins qu'on puisse dire est que leurs auteurs n'ont pas péché par excès de rigueur. Les exemples qui pourraient en témoigner sont légion. Il nous suffira d'en relever un ou deux exemples: s. v. **Nikola (2,519)**, Konstantin Jireček vient après le professeur Štefanić et M. V. Putanec; ou bien, Vinja (1955) vient avant Skok de 1950 (s. v. **perka, 2,640**) et ainsi de suite.

Comme nous le disions, les crochets foisonnent et nous les voyons figurer à tort et à travers dans le texte de Skok: à la fin des articles et, ce qui est plus important, au beau milieu de certaines explications de l'auteur. On les trouve même placés après les notices bibliographiques ce qui ne fait qu'accroître l'impossibilité de discerner ce qui est dû à Skok de ce que les rédacteurs ont ajouté. Un exemple fort révélateur de la (non)méthode adoptée nous est fourni par l'article **skase (3,258)** que nous citons tel quel

*skäse*, gén *skäsā* f. pl. (îles dalmates) «partie du vêtement féminin allant de la ceinture vers le haut du corps (dos et poitrine) sur lequel sont attachées les bretelles».

*Lit:* DEI 3421. [s. v. *scosso?*]

Comme il arrive souvent, le mot lui étant peu familier et la documentation lui paraissant insuffisante, Skok le laisse sans étymologie. S'il n'y avait que cela, nous n'aurions rien à redire. Mais que veut dire DEI 3421 dans la *Lit.*? Malheureusement, de cette rubrique nous ne savons jamais ce que Skok a consulté et ce qu'il n'a pas eu entre les mains, mais puisque les crochets viennent a p r è s l'indication bibliographique, on pourrait facilement conclure que Skok a donné la bibliographie tandis que les rédacteurs n'ont fait qu'ajouter [s. v. *scosso?*]. On pourrait dire que ce n'est là qu'une légère inconséquence dans l'emploi des crochets pour laquelle il ne faudrait guère tenir rigueur à la rédaction. En fait il ne s'agit pas seulement d'une inconséquence, mais d'une erreur et, puisque l'ERHSJ est de Skok, on dira toujours que c'est dans le Skok qu'on l'a trouvée. Ceci nous amène à parler non plus de l'emploi des crochets mais de ce qu'ils renferment, c'est-à-dire de ce que les rédacteurs ont cru bon d'y mettre.

Dans le cas que nous venons de relever il est évident que la mention DEI 3421 ne peut pas être due à Skok, ce tome du *Dizionario* de Battisti-Alessio ayant paru après la mort de notre auteur. Nous ne savons pas pourquoi les rédacteurs n'ont pas laissé l'article tel qu'il était dans le ms. au lieu de l'affubler d'une imprécision voire d'un contresens. Car, le mot est assez répandu en Dalmatie, il en existe aussi des variantes et, enfin, c'est un vénétianisme facilement décelable. Les villages situés autour de Split connaissent *kaše*, la ville de Korčula *kase*, les villages de l'île qui porte le même nom emploient aujourd'hui encore le syntagme *pândil na skäse* «jupe à s.» pour désigner le vêtement d'une seule pièce, fait d'une jupe et d'un gilet et, enfin, *kašun* désigne à Šibenik la cage thoracique. Alors, vu l'aire de ces mots, quoi de plus logique que de regarder dans le Boerio? En effet, à la p. 146 de son *Dizionario del dialetto veneziano*<sup>3</sup>, nous lisons: «*Casso*, s. m. Voce ant. dal barbarico *Cassus*, ch'è definito *Pars vestis maior, qua corpus tegitur, exceptis brachiis*, ed intendevasi Quella parte principale dell'abito d'una donna, che cuopre il corpo, cioè il busto, la quale fu così chiamata per sineddoche da *Casso*, usato da Dante nel sign. di Torace, ch'è la cavità circondata dalle costole. Dicevasi dunque *Casso* dai Veneziani del secolo XVI a quella parte dell'abito d'una donna che cuopre il busto, non comprese le maniche». Et tout est là. L'anc. vénitien concorde complètement avec notre

mot. Au lieu de DEI 3421 et le fantaisiste [s. v. scosso?] on aurait dû ajouter REW 1660 et même VEI 243.

D'autre part, il y a des entrées où la bibliographie est donnée mais dans lesquelles aucune supposition ou conjecture étymologique n'est faite (3,659 etc.).

Un cas encore plus patent de l'ingérence maladroite dans le texte même de Skok est constitué par les crochets qui littéralement coupent la parole à l'auteur parce qu'ils ne sont pas ajoutés à la suite mais interviennent au beau milieu de l'exposition de Skok. La conséquence en est un manque de logique qui saute aux yeux. Avant de permettre à Skok d'exprimer sa conjecture sur l'étymologie de *šćig* (3,384), *štiga* et variantes, les crochets de la rédaction s'entremettent de manière qu'on peut lire (mot à mot!):

Dénominal en *-ati šćigat*, *-âm* impfct (Hvar, le sujet est la mer) «la mer monte et descend fortement». [Du vén. *stigaso*, *stigo*, génois *stiassa* «idem»] peut être du lomb. *stiga*, a. h. all. *steigen*.

Que peut-on conclure de tout cela? Les rédacteurs ont raison lorsqu'ils constatent la provenance vénitienne de l'emprunt quoiqu'ils aient pu le faire après, mais, en reprenant dans la *Lit.* REW 8254 ils montrent aussi qu'eux-mêmes ignorent les conclusions auxquelles est parvenu G. Maver qui a pourtant traité longuement de ce mot dans les *Mélanges Mario Roques* (vol. III, p. 154). De cette contribution de G. Maver nous ne trouvons pas trace dans la bibliographie. Si l'on tenait à corriger Skok, il fallait le faire d'une manière un peu plus complète,

Cependant, nous ne voudrions nous appesantir sur les cas où le bien-fondé de ces apports entre crochets est plus ou moins douteux (2,52; 3,382; 3,399; 3,594; 3,595 etc.).

Nous le regrettons, mais ces quelques remarques s'imposaient. Le premier dictionnaire étymologique de notre langue est un événement, une oeuvre qui sera consultée par les générations à venir. Seuls les spécialistes très méticuleux sauront distinguer — et seulement là où les rédacteurs se sont manifestés par et entre les crochets — ce qui est de Skok de ce qui n'est pas de lui. Les autres prendront le tout pour du Skok et on dira *le Skok* comme on dit *Le Larousse* ou *le Kluge*. Et, pour reprendre les mots de la *Préface* (p. VIII) "par piété pour le feu auteur" qui était aussi notre Maître, nous avons réuni tout notre courage et nous nous sommes forcé à faire ces quelques remarques, conscient que notre geste pourrait paraître manquer d'aménité et surtout qu'il risquait de ne pas être bien accueilli. Je voudrais très sincèrement prier la rédaction de ne pas m'en tenir rigueur et de se rappeler avec quelle tolérance et sérénité

nos deux plus grands linguistes s'apportaient l'un à l'autre réfutation de leurs options linguistiques, et cela surtout lorsqu'il s'agissait d'étymologie.

Quant à l'Académie Yougoslave de Zagreb qui a patronné cette grande entreprise, nous lui renouvelons nos félicitations et prenons la liberté de lui suggérer de faire les pas nécessaires en vue de la publication d'un «petit Skok», d'un véritable dictionnaire étymologique du croate (serbe) actuel, où le lecteur moyen et le linguiste de fortune pourront facilement trouver à leur place alphabétique l'origine et l'histoire de mots qu'ils emploient et qu'ils lisent dans la vie quotidienne. Pour être plus clair, comme à côté du capital FEW de Wartburg, existe aussi un plus accessible et plus maniable Bloch-Warturg nous pensons qu'un dictionnaire étymologique croate ou serbe, plus facilement utilisable, pourrait, avec un peu de bonne volonté, être tiré de ces magnifiques matériaux parfois épars et non encore ordonnés — hélas — que Petar Skok nous a légués. Seulement, cette fois-ci, la tâche devrait être mieux répartie entre les slavisants et les autres spécialistes qui devraient être tous plus ou moins versés dans les questions d'étymologie.

Tel serait le dictionnaire que nous appelons de tous nos vœux.

\* \* \*  
\* \*

Comme nous le disions dans notre première contribution, après la parution du 1<sup>er</sup> volume de l'ERHSJ, Skok a jeté les ébauches de son oeuvre, fortement imprégné de l'enseignement de ses maîtres néo-grammairiens auxquels il est resté fidèle jusqu'à la fin, bien qu'il n'ait pas eu "d'aversion pour certaines nouveautés du 20<sup>ème</sup> siècle" (Préface p. VII). Pour reprendre les termes de Žarko Muljačić (*Zeitschrift für Balkanologie*, Wiesbaden, V, 1967,57), il respectait d'une manière très conséquente le principe de syntopie. Seulement, les premières années d'après-guerre pendant lesquelles prend fin l'activité linguistique de Skok et les dix-sept ans qui se sont écoulés entre sa mort et la publication de l'ERHSJ ont vu l'épanouissement de ces "certaines nouveautés" dont parlent les préfaciers. C'est qu'un autre principe s'est enraciné dans la façon de voir les faits du langage, le principe de synchronie, auquel, quoi qu'on en dise, Skok est resté étranger. Et, puisque les matériaux paraissent en 1972 et 1973 il nous semble hautement justifié de les considérer, avec tout le respect que nous devons à notre Maître, sous l'angle de notre époque et c'est sous cet angle seulement que nous voudrions apporter quelques nouvelles réponses aux questions qu'il a posées. Non que notre savoir soit plus grand, non que nous voulions le corriger mais

nous souhaitons seulement montrer ce que "le grand tournant" de la linguistique nous a rendu possible.

Il est vrai que l'inventaire alphabétique se prête mal, par l'ordre arbitraire qu'il impose, aux nouvelles recherches. Il serait beaucoup plus avantageux de prendre en considération des blocs entiers, des classes plus ou moins fermées, des systèmes. Cette approche nous ferait mieux voir les possibilités réelles de la linguistique contemporaine et nous montrerait l'abîme qui la sépare de l'atomisme où «die meisten älteren Arbeiten zitierten nebeneinander Beispiele aus allen Städten, aus allen Zeitabschnitten und aus allen Stilregistern, so dass man vor lauter lebendigen und verdorrten Bäumen den Wald nicht sah».<sup>4a</sup> Nous l'avons déjà souligné: c'est cet indescriptible mélange de formes plus ou moins semblables mais recouvrant des substances on ne peut plus disparates qui nous a le plus dérouté dans l'épaisse forêt des matériaux de Skok. Cette légèreté avec laquelle on saute d'une réalité à une autre, cette insouciance à l'égard des référents est encore plus manifeste et nous irrite davantage quand nous avons affaire à une classe que nous connaissons bien ou à une ambiance avec laquelle nous sommes familiers. Nous avons acquis quelque expérience en ce qui concerne les noms de la faune marine, de la flore du littoral, le lexique des parlers insulaires etc. et nous ne nous y reconnaissons plus quand une forme désignant un animal marin côtoie le nom d'un outil de l'agriculture alpine ou quand un terme insulaire ayant une forte charge connotative «se croise» avec un mot rien de moins que hongrois! D'autres trouveront dans le champ qui leur est familier d'ultérieurs sujets d'étonnement. Mais, bien entendu, il faut toujours tenir compte de l'époque à laquelle on a traité de ces questions. Comme le REW de Meyer-Lübke restera pour toujours face au temps un monument de son époque pour la totalité des langues romanes, de même ce dictionnaire de Skok — quoique en grand retard sur son temps et partant très souvent dépassé dans les détails — restera pour plusieurs générations la somme des rapports linguistiques dans notre pays et surtout dans la région balkanique aux imbrications si complexes.

Donc, c'est l'évolution, le temps et l'état de nos recherches respectives qui nous empêche parfois d'embrasser le point de vue de notre Maître. Les principes de synchronie et de synstratie nous ont ouvert des vues et montré des états qui ne lui paraissaient pas pertinents. Nous sommes fermement convaincu que ce qui est expressif suit d'autres voies d'évolution que ce qui est neutre ou normal, qu'il faut, quand il s'agit de témoignages écrits, distinguer soigneusement les faits de

---

<sup>4a</sup> Zarko Muljačić, o. c., p. 59.



parole des faits de langue, qu'il faut toujours prendre en considération non seulement les facteurs proprement linguistiques mais aussi les facteurs sociolinguistiques et que, enfin, la tâche principale de notre discipline n'est pas seulement l'accumulation des matériaux mais surtout la réélaboration de ceux-ci à la lumière des méthodologies nouvelles. C'est grâce à ces prises de position et à ces convictions que nous différons quelquefois des conclusions — ici des solutions étymologiques — de l'auteur. Ce n'est guère un désaccord c'est plutôt une autre approche, une autre optique.

Au contraire, nous pouvons parler de désaccord quand il s'agit de la question de la symbiose romano-slave. C'est Skok qui, à notre savoir, a le premier employé le terme *simbiosi* en traitant des rapports linguistiques sur l'île de Krk (Veglia),<sup>5</sup> mais — pour des raisons que nous ne croyons pas linguistiques — il accordait très peu ou guère d'importance au facteur vénitien. Il est vrai, cette position de Skok a pu s'établir en réaction à certaines attitudes intransigeantes et aussi peu scientifiques opiniâtrement défendues par un grand nombre des linguistes italiens de l'époque. A notre avis, le vénitien ne peut être aucunement traité de cette manière.<sup>6</sup> Son influence s'est exercée avec beaucoup plus de force — horizontalement c'est-à-dire sur tout le littoral et verticalement c'est-à-dire pendant toute la durée du voisinage de deux ethnies sur les rives adriatiques<sup>7</sup> — qu'on ne pourrait le conclure en lisant aussi bien les oeuvres antérieures que ce dictionnaire de Skok. Nous croyons avoir déjà montré dans notre première série de remarques que certains emprunts croates étaient bel et bien des vénétianismes et qu'il ne fallait pas recourir à une problématique latinité balkanique dont les très pertinentes conclusions de H. Barić<sup>8</sup> ont montré la fragilité et que «la linguistique actuelle ne

<sup>5</sup> «Piccolo contributo allo studio del veglioto» in *Archivio Glottologico Italiano*, 20, 1926, 127 ss.

<sup>6</sup> D'ailleurs, déjà Milan Rešetar n'approuvait pas cette attitude de Skok; cf. *Južnoslovenski Filolog*, 12, 1934, 284—287.

<sup>7</sup> cf. l'importante étude de Ž. Muljačić «Dalmatski elementi u mletački pisanim dubrovačkim dokumentima 14. stoljeća» in *Rad de l'Académie Yougoslave*, vol. 327, Zagreb, 1962, 237—380 et plus particulièrement p. 244. En outre, le ms. de la présente contribution était déjà sous presse quand nous avons pris connaissance de très pertinentes remarques de R. Vidović «O frekvenciji romanskog leksika talijanskog (mletačkog) porijekla u splitskom čakavskom govoru» in *Čakavska rič*, Split, III, vol. 2, 1973, 5—12; cf. le c. r. qu'en a donné G. B. Pellegrini dans les *Studi mediolatini e volgari*, Pisa, XXI, 1973, 346—348.

<sup>8</sup> dans sa contribution capitale «O uzajamnim odnosima balkanskih jezika — I. Ilirsko-romanska jezička grupa», Beograd, 1937, mais aussi dans les études parues après 1945; cf. la bibliographie de Muljačić, *R LiR*, 33, 1969, 356—391.

reconnaît pas».<sup>9</sup> C'est encore plus évident dans ces deux volumes où maints emprunts au vénitien quoique plus que patents sont noyés dans une quantité de suppositions, conjectures et faux-fuyants qui ne font qu'obscurcir le «problème» là, où en fait il n'y a absolument rien de problématique (cf. *lenjam* 2,288; *skomponiti se* 2,135; *kočeta* 2,219; *menda* 2,410; *šijati* 3,391; *škarambela* 3,399;<sup>10</sup> *spojat* 3,312; *solo* 3,305 etc.).

Un autre point que nous ne pouvons pas accepter provient en partie des mêmes réticences de Skok à admettre le rôle du vénitien dans l'alloglottie croate côtière. Il s'agit de grecismes dans le serbocroate de Dalmatie. A plusieurs reprises<sup>11</sup> nous avons cherché à réfuter l'attitude de Skok en soutenant la thèse selon laquelle il n'y avait pas et il ne pouvait pas y avoir de contacts directs gréco-slaves (en Dalmatie, bien entendu) et que les grecismes, éléments urbains par excellence, pénétrèrent en croate par l'intermédiaire des parlers romans dont l'un fut, naturellement, le vénitien. Et pourtant, ici encore, malgré l'ironique mise en garde de Milan Rešetar,<sup>12</sup> qui prenait précisément ce mot pour exemple, nous trouvons que *perun* "fourchette" (2,643) «est un grecisme balkanique». Une possibilité est pourtant laissée: le mot «dans la zone balkanique» peut «provenir de l'ital. septentrional, du frioulan, du triestin et [-] du vénitien».

\* \* \*  
\* \* \*

Qu'il nous soit donc permis d'apporter quelques propositions, explications ou suppositions nouvelles, faites au fil de la lecture des deux derniers volumes de l'ERHSJ. Et, soulignons-le dès le début, ces remarques ne portent que sur les questions romanes, car nous ne nous sentons pas en mesure de traiter de faits de slavistique et ceux-ci devraient pourtant constituer le noyau de cette oeuvre.

Nous procéderons comme dans notre première série, nous gardant bien d'ajouter de nouveaux termes, car, à cette masse de matériaux lexicologiques il serait aventureux de vouloir ajouter quoi que ce soit avant la publication du IV<sup>e</sup> volume qui contiendra les index.

<sup>9</sup> cf. Muljačić, o. c. dans la note 7, p. 259 et W. Bahner, *Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Südosteuropa*, Berlin, 1970, ainsi que le c. r. d'A. Thierbach in *Beiträge zur romanischen Philologie* XI, 1972, 169—174 («Von einem einheitlichen Balkanlatein kann also keine Rede sein», p. 172b).

<sup>10</sup> En dépit de Boerio 622, *škartoc* (à la même page) serait dû à l'italien et non au vénitien, mais cette explication n'est pas le fait de Skok puisque nous la trouvons entre les crochets.

<sup>11</sup> En premier lieu, V. Vinja, «Le grec et le dalmate» in *Zeitschrift für Balkanologie*, V, 1967, 203—223, Wiesbaden.

<sup>12</sup> v. note 6.

(2,10) La diversité des référents entassés dans l'article *kača*<sup>2</sup> appellerait toute une série de remarques et même une refonte de l'article. La bonne méthode exigerait qu'on déblaie le terrain et qu'on procède à deux sortes de travaux: en premier lieu, distinguer les termes en usage dans l'intérieur du pays (*kačkati* "travailler au crochet à la main", *zàkačiti* "accrocher", *kvaka* "poignée de la porte") qui, à coup sûr, ne sont pas d'origine romane, pour procéder alors à l'explication des termes provenant du littoral qui, eux, sont de provenance romane, vénitienne pour la plupart. Le deuxième pas à faire consisterait en un classement d'ordre sémantique. Une fois ce travail achevé, et seulement à ce point, nous ferions remarquer qu'il est difficile de rapprocher *kača* "chasse" et *kačati* "venir à la surface (en parlant de poissons)". Tandis que l'origine du premier terme est hors de question (REW 1662), le deuxième a toutes les chances de provenir d'un dérivé de CAPUT, ce qui reste, naturellement, à prouver avec des rapprochements beaucoup plus sûrs. En effet, ce qui s'oppose le plus à l'étymologie de Skok c'est la nature du verbe: *kačati* "chasser" serait transitif et exigerait un compl. d'objet direct ou indirect, tandis que *kačati* est un verbe intransitif que Parčić (p. 315) définit: "guizzare dei pesci sull'acqua". Dans les villages de la presqu'île de Pelješac le syntagme *skaram kača* signifie en effet "le brochet de mer (*Sphyraena spet* LAC.) montre la tête", "sort la tête de l'eau".

Pour ce qui est de *skačatur* "saliscendi", sorte de fermeture de porte, il ne suffit pas de l'expliquer par un \*EX-CAPTIARE sans penser à l'immixtion du scr. *skakati* "sauter", surtout si l'on sait que cette aire connaît aussi le vénétianisme *saltàrel* (cf. Boerio 595: *saltarelo* "una delle serrature dell'uscio") et l'adaptation slave *skočitur*. Bien entendu, cela nous amènerait à une refonte de la *Lit.*: l'unique REW 1662 ne suffirait plus, tandis que le SEW 1,465 ne sert à prouver quoi que ce soit.

(2,14) Pour ce qui est de *kaić* «canot», c'est un vénétianisme archiconnu. Son origine turque compte peu ou pas: aujourd'hui son emploi est général malgré la concurrence que lui fait *čamac*, un autre turcisme, de première main celui-ci. Expliquer que «-ć est en place de -k parce que la graphie *ch* = *ć* s'est identifiée avec graphie vénitienne pour notre *-ich* = *ić*» n'est que partiellement juste car le mot est entré dans le croate littoral par la voie orale et la translittération du slave en vén. *-ich* concerne exclusivement les noms de famille (Gojdanić/Goidanich, Vidošić/Vidossich etc.).

(2,17) *kāka* «caca» vu sa valeur stylistique ne doit pas être une relique du dalmate seulement parce que la vélaire ne serait pas sonorisée.

(2,21-22) On ne laisse pas de s'étonner, en trouvant sous l'entrée **kalkan** cette conclusion: «Turcisme balkanique (turc *kalkan*) faisant partie de la terminologie militaire: roum. *calcán*, bulg. *kalkan* «Vordach, Schutzdach», «(poisson) Glatbutt»,<sup>13</sup> alb. *kallkán* «Panzer, herse de fer qui ferme une porte»,<sup>14</sup> grec *καλκάνι τοῦ τουφεκίου* «culasse». L'auteur veut-il dire qu'en scr. aussi *kalkan* est un nom de poisson? Si la réponse est affirmative, comment se fait-il qu'un ichthyonyme soit placé dans un voisinage aussi imprévu et même surprenant? Il se trouve, en effet, que *kalkan* signifie en croate aussi un pleuronectidé. Mais, ni en turc ni en roumain son étymologie n'est explicable par la simple juxtaposition de formes identiques à significations aussi disparates. Si l'on avait trié un peu ces formes et si l'on en avait séparé le nom de poisson, on serait parvenu à la conclusion qu'il faut expliquer ce nom par l'adjectif grec au contenu «kupferglänzend» qui a en effet donné deux ichthyonymes grecs: *χαλκεύς* et *χαλκίς* et un zoonyme désignant «une sorte de lézard rayé de lignes cuivrées».

Mais ce n'est pas tout. La forme réagissant toujours sur le contenu, des résultats imprévisibles peuvent en résulter. C'est ainsi que la forme vivante dans les Cyclades pour le même Rhomboidichtys podas GÜNTHER («fausse limande») *καλκάνιον* est à l'origine d'un changement total de l'expression pour le même poisson dans l'Italie Méridionale: *καλκάνιον* a été «expliqué» par *calcagno* et — le poisson s'appelle à Naples *taccone* et en Sicile *taccuni!* Cette constatation à laquelle nous sommes venu en tenant compte simultanément de l'expression, du contenu et du référent a du même coup rendu caduque l'étymologie de P. Barbier (R LaR, 56, 1913, 220) qui portait de CALCANEU (REW 1490) et celle de Skok que nous trouvons ici.<sup>15</sup> Ceci nous en dit long sur l'importance et sur les avantages de la nouvelle approche de l'étymologie.

(2,34) *kanoć* que nous trouvons expliqué par «sorte de crustacé» à la fin de l'article **kankar** est en effet le nom très répandu de la squille (*Squilla mantis* L.), mais il n'a rien à voir avec l'étymon CANCER<sup>16</sup> proposé par l'auteur. Pour le croate

<sup>13</sup> On se demande pourquoi les éditeurs ont laissé en allemand une signification aussi inattendue que celle-ci. Ici, au moins, elle est précédée par le mot *riba* («poisson»), mais quand on trouve sous **šip** (3,393) *Hagebutte* sans aucune indication, entouré de «grenade», de *Rosenstrauch*, d'un toponyme et de «la pointe de la corne du veau», et quand, par-dessus le marché il se trouve que *šip* signifie aussi un poisson et que *Butte* en allemand signifie justement ce poisson-là, alors il est difficile de se débrouiller et de savoir où on en est.

<sup>14</sup> Cette dernière signification figure en français dans le texte.

<sup>15</sup> Pour plus de détail cf. V. Vinja, o. c. dans la n. 11.

<sup>16</sup> C'est en effet REW 1574; l'indication REW 1754 est évidemment une coquille, ce numéro n'existant pas dans le REW.

c'est aussi un vénétianisme: *canochia* «specie di piccolo granchio marino a coda lunga . . . Cancer mantis» (Boerio, 129). Les autres formes croates en sont *kanoča*, *kanoća*, *kanjoš*, *kanjoć* et une vingtaine de noms à lexème différent. Vu les métaphores qui sont «décrochées» de ce nom en vénitien («smilzo», «smunto», «secchissimo» . . .) et certaines formes pour le même crustacé en scr. dont *buha* («puce»), l'étymologie en sera à chercher du côté de CANNA à cause des sèmes «sec», «maigre», etc. présents dans les noms croates ainsi que dans les emplois métaphoriques vénitiens.

(2,36) Nous ne voudrions plus revenir sur le problème de **kanj(ac)** «serran» *Serranus cabrilla* L. que nous avons à plusieurs reprises cité en illustration de la situation très incommode où se retrouvent les traditionalistes quand ils veulent tout expliquer par la forme sans accorder aucune importance au sens.<sup>17</sup> Cette fois-ci, au lieu de penser au gr. *χάννη* (de *χαίνω*) pourtant bien attesté ou aux isosémantismes comme le lat. *hiatula* ou l'anglais *gaper*, Skok a dû recourir à un inexistant \*CANIUS, le tout parce que *kanjac* devait à tout prix être rapproché du *cagna/kanja*: requin et serran!

(2,38) (s. v. **kâp<sup>2</sup>**) *kapasanta*<sup>18</sup> n'est pas «un poisson aux belles formes qu'on garde dans les maison pour l'ornement» mais la coquille Saint-Jacques (*Pecten jacobaeus* L.). Le nom, avec quelque vingt variantes qui vont du simple *kapa* au très affectif *kapopišanka*, est la continuation du vén. *capa santa* (Boerio 132) comme il est bien vu s. v. **kapa** (2,39) où Skok explique *kapazandra* «par le syntagme italien *cappa santa*». Il a suffi d'un -o- mal noté ou mal entendu pour scinder en deux articles les variantes d'un seul nom.

(2,42) (s. v. **kaprijun**). Est à ajouter ici *kavrjaga* (Korčula) < vén. *cavriaga* «forche per sostenere i remi» et «pali fitti nel fango per raccomandarvi le corde de' vivai pieni d'anguille».

(2,47) Il ne serait pas superflu de relever l'isosémantisme de **karagoj** *Phaseolus vulgaris* L. qui est appelé en scr. aussi *spuž* («chiocciola») <sup>19</sup> et de **karagulj** (article suivant) qui désigne en

<sup>17</sup> cf. V. Vinja «Etymologie populaire comme déformatrice des noms grecs et latins dans la nomenclature ichtyologique de l'Adriatique orientale» in *Godišnjak Balkanološkog instituta*, vol. I, Sarajevo, 1956, p. 48 ss ou ici même 33—36, 1972—73, p. 554.

<sup>18</sup> *kaposanta*, d'ailleurs, n'existe pas à Muo. C'est *kapasanta* qu'il faut lire. Il en va de même pour REW 7648 (s. v. **karagulj**, 2,47) qu'il faut lire 7658. Pour ce dernier il valait beaucoup mieux citer FEW XI 291. Mais FEW en général a trouvé peu d'écho chez les rédacteurs.

<sup>19</sup> B. Šulek, *Imenik bilja* s. v.; D. Simonović, *Botanički rečnik*, 347; O. Penzig, *Flora popolare italiana* I/II.

effet le rocher à pourpre (*Murex trunculus* L.). Donc, l'étymologie des deux articles est la même. Mais, une solution qui ne ressemble même pas à celle-ci est proposée s. v. *kučica* 2,220 (?!).

(2,53) Il est risqué et ne mène à rien d'ajouter à l'article **karne** «viande», après une série de mots ayant plus ou moins trait à cet étymon, la simple remarque «cf. encore le nom de poisson *korun* (Muo) lequel vient de la Bojana». Et c'est tout. Or, il s'agit d'un muge (*Mugil labeo* CUV.) dont le nom fait partie d'un paradigme où figurent encore *koravac*, *kusavac*, *ku-ljavac* ce qui ne nous explique pas son origine, mais nous permet encore moins de penser à CARNE comme point de départ.

(2,53) L'explication du sens de **karola** n'est pas cohérente. Que peut signifier l'assertion «Il n'y a pas de grande différence entre la ligne et la karola»? Aucune étymologie n'est indiquée. En effet, il s'agit non de la ligne mais du moulinet, du morceau de bois ou de liège sur lequel on enroule la ligne. C'est précisément le n. gr. *καρόβλι* «Winde, Rolle» (Meyer, *Neugr. Studien*, 3,28), *κάρυον* «pulley, particularly the block» (Sophocles, 631)<sup>20</sup> ou, mieux encore, *κάρυον* «runder Körper, um den ein Seil läuft» (G. Rohlfs, EWUGr 924; cf. la nouvelle édition *Lexicon graecanicum* ... p. 219.<sup>21</sup>

(2,61) D'après ARj 4,892, Skok note **katâfić** pour l'Istrie avec le sens de «prison». Il n'accepte pas l'opinion de Budmani (rédacteur de ce tome de l'ARj) qui pense à l'ital. *catabugia* parce que ce mot n'explique pas *-fić*. Après avoir rapproché *katâfić* de *katâfetka* (Cosenza) «Schafstall unter dem Hause», de l'alb. *katapië* f et du grec *katapit* (sic) «kleiner Holzriegel, der sich um einen Nagel dreht», Skok en vient à la conclusion: «Composés au moyen du préfixe grec *κατά*. La deuxième partie est peut-être *fictus*».<sup>22</sup>

Voyons les choses de plus près. Les parlars croates de Dalmatie connaissent au moins trois termes voisins par l'expression et par le contenu. Le plus répandu est *katâbuja* (plus rarement *gatâbuja*), mot à forte charge stylistique, dénotant la prison en général, très voisin, par le niveau, du français argotique *taule*; sur ce vénétianisme, cf. E. Rosman, *Vocabolario* ... 50 et ce qu'en dit REW 1770 mais aussi ce qui a été dit sur *catabulum* (Papias: *clausura animalium ubi desuper aliquid*

<sup>20</sup> Que peut signifier REW<sup>3</sup> 1726 (p. 164) surtout si cet article du REW est à la page 165?

<sup>21</sup> c. aussi G. Rohlfs, BALM I, 135.

<sup>22</sup> Ici encore très peu d'ordre dans les indications bibliographiques: EWUGr 932 n'a aucun lien avec ce mot.

iacitur.<sup>23</sup> En tout cas il convient de noter la valeur sourde de l'initiale.

*katafić*, noté par l'ARj, signifie le débarras de l'école où l'on peut à l'occasion enfermer les chahuteurs; son aire est limitée à l'Istrie et, comme Skok l'a souligné, par sa deuxième partie s'écarte sensiblement de *katabuja* quoique par la signification il en soit très proche.

De notre côté nous avons noté à Sali (île de Dugi) la forme *katafûc*, terme de pêcheurs, qui désigne l'extrémité intérieure de la barque, c'est en quelque sorte le fourre-tout, le débarras de l'avant qu'on appelle ailleurs couramment *picôla*.<sup>24</sup>

Ces deux derniers mots, à cause de leur *-f-* et surtout à cause de l'oscillation *i/u*, nous autorisent à penser à l'adaptation du m. gr. *καταφύγιον* «speluncae... quas Galli *refuges* vocant» (Du Cange, *GMIGraec.*, 616).<sup>25</sup>

**(2,65)** (s. v. *kăuka*) Pour une toute autre interprétation de *kôtula*, *kôtulica* (chez Skok *kôkula*) «spartimento d'una cassa» qui met en valeur le vejl. *kodlo* «idem»,<sup>26</sup> cf. notre proposition dans la RLiR 21,1957,256. Le *-k-* de la variante *kôkula* (Čilipi) est intervenu afin d'éviter l'homonymie avec *kôtula* «jupe». Mais, ce qui reste obscur c'est l'identification de ce terme avec *kokula* «tonsure». Le sens joue pourtant un certain rôle dans l'évolution des formes.

**(2,66)** (s. v. *kâva*) Il ne nous paraît pas acceptable de ranger *šcamba*, *šklamba* «concavité dans la pierre où l'on recueille les eaux destinées à la consommation» sous le même étymon que *kava* vén. *cava* «carrière» d'autant moins que nous avons noté *kamba* «enfouissement, creux dans le karst où les poules viennent boire» à Drum qui se trouve profondément dans l'intérieur du pays. Nous reporterions ces formes sous **kamba 2,25** bien que, là non plus, une étymologie claire ne soit pas donnée. Pour ce qui est de *gaun* qui figure lui-aussi sous *kâva*, nous renvoyons à notre article publié dans les *Studi in onore di Ettore Lo Gatto e Giovanni Maver*, Firenze, 1962, p. 691.

**(2,66)** Pourquoi laisser *kavala*, «corb noir» *Corvina nigra* C. et V. sans aucune explication étymologique s'il est connu que cet ichthyonyme recouvre la moitié du littoral yougoslave, la deuxième moitié étant partagée entre les termes ayant la

<sup>23</sup> cf. aussi FEW 2,485, EWUGr 947, Du Cange 2,216, V. Bertoldi, *Colonizzazione*... 73; à comparer aussi *katambiyaru* «spelunca», «tugurio» EWUGr 2696.

<sup>24</sup> qui se rattache à la nombreuse famille de PITS- REW 6545.

<sup>25</sup> g. m. *καταφύγιον* «Zufluchtsort». Pour le vén. *catôcio* cf. M. Cor-telazzo, *L'influsso linguistico greco a Venezia*, Bologna, 1970, p. 59.

<sup>26</sup> Bartoli, *Dalm.* II 55 et 195.

même forme du contenu *konj* («cheval»), *kavalo*, *kavalin*, *pešikaval*, *peškaval*? Les crevasses sous-marines où il habite sont désignées par un hybride slavo-roman *konjêra* où le suffixe roman figure de morphème au lexème slave.

(2,88) A notre avis, Skok n'est pas sur le bon chemin quand il explique par le même étymon *kläk* «chaux»<sup>27</sup> et les diverses formes *kônkul* (Brač), *gûngul* (Korčula) qui désignent «les grosses pierres rondes, polies par le passage des hommes et par les éléments qui bossellent les chemins des villages». A Korčula nous avons même noté *gûnga* «pierre(s) du fond marin» et, par extension, «grumeaux dans la bouillie». Ne serions-nous pas plus près de la vérité si nous y voyions les continuateurs dalmates du gr. γογγύλος «rond». Et cela à plus forte raison puisque l'Italie méridionale<sup>28</sup> connaît *ngòngulu* «grumo di pasta» et que l'albanais a *gungë* «bosse».<sup>29</sup> Une troisième étymologie, qui n'a absolument rien à voir avec la première, est donnée s. v. *kučica* 2,220 (cf. ici plus-haut 2,47).

(2,129) Dans le dernier article qu'il ait écrit et qu'il n'a même pu voir imprimé, Skok avait très pertinemment traité du couple *koludar/kaluder* «moine (catholique/orthodoxe)». Cette contribution, qui portait le titre «Sur l'élément grec de l'ancien dalmate» (R LiR XIX, 1955, 227—230) et qui est très significative pour l'évolution de ses vues sur les rapports gréco-dalmates, n'est même pas mentionnée dans la *Lit.*!

(2,130) *koljivo*, terme religieux et folklorique de la pratique orthodoxe trouve son parallèle dans le terme *kolûba* «miche de pain» attesté à Cres. Ce couple *koljivo/ koluba*, comme *kaluder/koludar* plus haut, illustre suffisamment la différence entre le passage du terme grec en src. continental et le passage du grec dans les parlars du littoral ce dernier se faisant par l'intermédiaire du dalmate.<sup>30</sup>

(2,132) *komarča* «daurade» *Chrysophrys aurata* C. V. a comme variantes *skomarča*, *komorka*, *komejuša*, *komej*. Dès lors il n'est pas possible de l'expliquer par le syntagme *komarča* qui, au demeurant, est très douteux quant à sa grammaticalité même. Pour des raisons d'ordre à la fois formel et sé-

<sup>27</sup> Dans la *Lit.* devrait figurer REW 1533. Nous pouvons comprendre qu'à sa place nous trouvons REW 1501, mais pourquoi le faire suivre de REW 1538 \*CAMAHAEUS? Ceci n'est évidemment pas une bévue de l'auteur.

<sup>28</sup> G. Rohlfs, *Lexicon graecanicum Italiae inferioris*, Tübingen, 1964, p. 111.

<sup>29</sup> Vedat Kokona, *Fjalor frengjisht-shqip*, Tiranë, 1966.

<sup>30</sup> cf. V. Vinja, o. c. dans la n. 11.



mantique nous avons proposé<sup>31</sup> de prendre en considération l'ichtyonyme grec κομαρίς (Epich. 47).

(2,149) Dans **komprč**, laissé sans étymologie et avec la simple mention «herbe puante», il s'agit en fait de *Cynodon dactylon* PERS. qu'on peut facilement admettre pour un dérivé dalmate de CAPRA. Qu'il suffise d'apporter les dénominations parallèles: italienne *capriola* (O. Penzig, *Flora popolare italiana*, 1,154) et française *capriole* (Rolland, *Flore populaire*, s. v.).

(2,150) **kopsa** «coschetto». Ce mot et le problème de son appartenance au dalmate a fait couler beaucoup trop d'encre entre les deux guerres pour qu'on puisse dans la *Lit.* passer sous silence le nom de Barić, car c'est à lui que revient, sur cette question, le dernier mot.<sup>32</sup>

(2,152) **koravica** n'est pas du tout «un squal» et ce n'est pas non plus *Phoxinus laevis* quoique nous lisions: «poisson squal, *phoxinus laevis*» (sic!); cf. ce qui vient d'être dit ici même à propos de 2,53.

(2,194) Skok n'indique pas où est employé le terme commercial **krida**. Selon toute probabilité ce doit être un mot du scr. continental parce que l'auteur lui attribue le cheminement suivant «de l'italien et m. lat. par l'allemand». Or, le même mot est encore vivant dans les villages de l'île de Korčula et il présente un certain intérêt comme illustration du comportement des villages insulaires face à la ville en matière d'emprunts linguistiques. Par rapport à la ville, les villages ont presque toujours un emprunt plus ancien qui a été déjà remplacé par un plus récent à la ville. Il en est de même pour *krida*. Dans les campagnes insulaires c'est le «bando», précisément comme le définissent Tommaseo et Bellini (2,735b) et selon eux c'est un terme de l'anc. italien; «un termine antiquato», selon Boerio 208. Ici on en a fait dériver *kridalo*, nom d'agent, qui désigne «celui qui nomme les paysans à qui incombe le rôle» c'est-à-dire ceux qui doivent constituer une équipe pour les travaux en commun. Ce dernier terme, encore un vénétianisme (< vén. *rolo* «registro de' nomi», Boerio 582) est lui-aussi inconnu de la ville. La ville, où le bilinguisme était plus ou moins efficace, reçoit le mot roman en connaissant sa valeur et son adaptation est minimale, les villages où le bilinguisme est pratiquement inexistant, reçoivent ce mot en véritable élément étranger, donc opaque et incompréhensible, et l'adaptent selon leurs possibili-

<sup>31</sup> V. Vinja «Analyse du contenu des ichtyonymes. Les noms de *Labrax lupus* et de *Chrysophrys aurata*» in SRAZ 25—26, 1968, 19.

<sup>32</sup> L'oeuvre capitale de Barić date de 1937 (!); cf. n. 8; sur son importance v. Ž. Muljačić, o. c. dans la n. 7.

tés et d'une façon le plus souvent inattendue où les rapprochements parétymologiques et «explications» populaires sont toujours à l'oeuvre. Soit l'exemple de *ôfrit*: à la ville il signifie «offrir», dans les villages (Smokvica, Cara, Pupnat . . .) il s'adapte à l'accentuation locale slave, devient *ôfrit* mais avec le sens «répondre du tac au tac»! Le vén. *subioto* «vivanda come i vermicelli ma con un buco nel mezzo» (Boerio, 721; Kosovitz, 453) est à la ville *šùbjot*, tandis que les villages, à cause justement du «bucu nel mezzo», l'expliquent par *šupjot* où il est facile de voir le scr. *šupa(l)j* «creux». Ou, enfin, le terme plus ancien est passé par la ville à la campagne, il s'y stabilise tandis qu'à la ville il disparaît, comme ce fut le cas pour *krida*, et le mot qui prend sa place «n'a pas le temps» d'arriver aux villages. D'où: le «venezianismo crudo» dans les villes et le «venezianismo adattato» dans les campagnes. Ce facteur est très important pour l'alloglotte côtière et il est évident que de cette stratification et de ces registres l'ERHSJ n'a pas tenu suffisamment compte.

(2,223) Il a été beaucoup écrit sur *kûf* «cygne» (v. Lit.) surtout à cause du comportement de -CN- latin en dalmate. Skok (*Slavia*, 10,461) acceptait l'étymologie de Vaillant (RES 9, 271) < CYGNUS<sup>33</sup> mais, ici dans l'ERHSJ, admet que *f* pour -CN- présente des difficultés. Pourtant il n'en démord pas et complique la question sans la résoudre en envisageant un croisement avec l'italien du XIV<sup>e</sup> s. *gufo* «asio»<sup>34</sup> d'ordre onomatopéique. C'est, qu'entre-temps, Barić<sup>35</sup> avait décidément fait voir, preuves à l'appui, que l'étymologie CYGNUS > *kuf* ne pouvait pas être maintenue et que dans ce cas il s'agissait tout simplement d'un turcisme balkanique (*kuh*, cf. Radloff, *Wörterbuch der Türkdialekte*, s. v.). De son côté, Skok avait repoussé cette solution à cause de la difficulté pour admettre le passage *h* > *f*. Et, pourtant, dans l'ERHSJ 2,565 s. v. *orhan*, nous pouvons lire cette phrase: «Quant au passage inhabituel *ph* > *h* à Raguse, comp. *kâha* pour *kafa* à Ugljan».

(2,231) *kulmiš*, *kolmeš*, auxquels nous ajouterions les variantes *kolmež*, *komuš*, *kalmus*, constituent tout simplement une relique prévenitienne de CALAMUS REW 1485.

(2,231) Pourquoi ranger ensemble un problématique et isolé *kulva* «chaîne» < COPULA REW 2209 avec le très clair *škopjat*

<sup>33</sup> cf. dernièrement M. Deanović dans les *Serta Rohlfs*, 129, qui abonde dans le sens de Vaillant.

<sup>34</sup> Il s'agit de *assio*, Otus scops L.

<sup>35</sup> o. c. (n. 8) p. 9. Chose curieuse, ni les arguments ni l'étymologie de Barić, qui pourtant sont de poids, ne figurent dans le texte. Nous cherchons en vain son nom jusque dans la *Lit.*!

«éclater» qui, comme il est généralement admis, sa rattache à REW 8270?

(2,233) (s. v. *kúna*) Sur les difficultés rencontrées lorsqu'on admet une même étymologie pour *kúnac* «lapin» et pour *kunàc* «cantuccio di pane», «quignon» et «biscuit» nous avons écrit avec plus de détail dans le ZbRFFZ, 2,146 ss.

(2,247) *kūš* «sauge» est laissé sans étymologie et sans nom systématique (?!). Pourtant, Skok lui-même en a traité dans la IV<sup>e</sup> série de ses articles «Zum Balkanlatein» (ZfRPh, 54,485) et, en suivant Vittorio Bertoldi,<sup>36</sup> a accepté l'explication qu'il s'agit de l'arabisme *mardakūš*, passé par l'intermédiaire du byzantin *μερδοκούς* dans le «Balkanlatein». Quant à la première partie du phytonyme, Skok pense que *μερση-* wurde mit slav. *mrdati* «lavorar tardi e male, acciabbare, gingillare» usw. identifiziert und als nicht passend zur Bedeutung des Wortes abgeworfen. Deux objections peuvent être faites à cette explication. En premier lieu, *mrdati* n'appartient pas du tout aux parlers littoraux, mais ce qui est beaucoup plus important c'est l'existence (îles de Cres et de Lošinj) des deux phytonymes *mrkaduš* et *mrkaduša* qui continuent fidèlement le byz. *μερδοκούς*. *mrkaduš(a)* se rapporte à *kuš* comme «sauge sauvage, qui n'est pas recherchée» à «sauge proprement dite, celle qui est recherchée pour la distillation». La première est *Salvia horminum* L. et *S. glutinosa* L., tandis que la seconde est la très connue *Salvia officinalis* L. Dans le sentiment linguistique des insulaires la première partie du nom s'explique par *merda* ce qui convient très bien à l'espèce qu'on ne cueille pas et qui est gluante.

(2,280) Dans l'article *lèbrak* nous trouvons côte à côte liés par «=» des formes semblables mais désignant: 1° le crénilabre paon (*Crenilabrus pavo* BRÜNN.), 2° «un poisson plein d'arêtes», 3° le merle (oiseau), 4° le bar (*Labrax lupus* L.) et, «avec l'omission de *l-* comme s'il était l'article roman» on obtient 5° le sprat. A tout ceci il faut comparer 6° le cat. *llambrega* et 7° le sicilien *vuraccia* que nous ne trouvons pas dans les catalogues italiens mais qui est à coup sûr *buracciola*, *borascia*, *boragia*<sup>37</sup> c'est-à-dire le loup dont «le carni bianche eccellenti sono reputate fra le più squisite».<sup>38</sup> Avec cette dernière espèce il faudrait comparer le scr. *labrica* qui est défini comme «poisson plein d'arêtes» (cf. plus-haut 2°). Il faut avouer qu'il est

<sup>36</sup> in *Rivista Studi Orientali*, 8, 368—371. L'article porte le titre «Regionalismi arabi nel romanzo».

<sup>37</sup> A. Palombi — M. Santarelli, *Gli animali commestibili dei mari d'Italia*, Milano, 1953, p. 34.

<sup>38</sup> *ibid.*

très difficile de s'y retrouver. Si l'on pourrait encore admettre le rapprochement de plusieurs de ces poissons, l'introduction du sprat est tout à fait inadmissible.

(2,288) Il est encore plus difficile de s'orienter dans les explications apportées au *lënga* «Meerestiefe wo sich Fische befinden». Skok en a déjà traité (ZfR Ph, 54, 433) en adoptant l'étymologie proposée par J. Jud (*Romania*, 47, 501) c'est-à-dire le gaulois \*LANCA REW 4877. C'est la solution qu'il reprend et retient encore en 1950 dans son livre *Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otocima*, I, 211—212 et 218 n. 20. Dans l'ERHSJ il change complètement d'avis, modifie sensiblement la signification (ici elle devient «boue sur le fond marin») et *lënga* est considéré comme relique dalmate qui est: «en relation avec l'ital. *lecca* «melma», vén. *lea* = *leda* «fango», *litta* «limo di fiume» = *lidga* (Emilie)». Et l'explication continue en ces termes: «Au lieu du groupe consonantique *tg*, la forme dalmato-romane montre *ng* comme dans le toponyme istrien *Kringa*, adjectif lat. substantivé \*CORYLETICUM, dérivé du CORYLUS avec le suffixe composé de *-et* < -ETUM + -ICUS qui correspond à notre *-ik* ... Le \**ligita* de base = \**litiga* appartient au substrat préindo-eur. Cf. *lekeda* en basque.»

La *Lit.* fait état de l'article de Skok publié dans la ZfR Ph ainsi que de la page de *Slavenstvo i romanstvo* ... , on trouve aussi le nouveau numéro du REW (5029) mais aucune mention n'y est faite de J. Jud et encore moins de l'explication de FEW (5,151)<sup>39</sup> où Wartburg discute précisément l'opinion de Skok en se demandant *wie dieses wort gall. ursprungs so weit nach osten gelangt wäre.*

Sans être pour autant en mesure de nous prononcer de manière formelle sur l'étymologie, nous voudrions seulement ajouter deux faits: 1° la signification «boue», «melma» n'est pas exacte. Loin de là. Dans plusieurs endroits de la Dalmatie méridionale, *lënga* désigne une configuration du fond marin peu profond par rapport aux grandes profondeurs qui l'entourent, c'est l'endroit où celui-ci est soit recouvert d'algues et de pierres soit de sable sans végétation. Les poissons se tiennent le plus souvent sur ce fond «mêlé», comme disent les pêcheurs, et c'est là qu'ils posent leurs filets, soit les maillants soit les cernants, en faisant attention que la poche tombe sur la *lënga*. On pourrait encore ajouter que, *grosso modo*, toutes les définitions portées par Wartburg pour les continuateurs du terme gaulois sont valables, *mutatis mutandis*, pour les significations

<sup>39</sup> La quasi totale absence de FEW est encore une des carences des rédacteurs qui n'ont pourtant pas hésité à introduire dans la *Lit.* les noms et des ouvrages de bien moindre importance.

de *lenga* en Dalmatie. 2° En ce qui concerne les termes gaulois attestés en Dalmatie, il est vrai, ils ne sont pas nombreux, mais pourtant il y en a et dont la provenance ne fait pas de doute. Qu'il nous soit permis de mentionner *bija* «bille» (FEW 1,364; REW 1104), *brek*, mot général pour le chien en Istrie, (FEW 1,493; REW 1268) etc.<sup>40</sup>

Bref, entre les deux étymologies de *Skok*, jusqu'à plus ample informé, nous penchons pour la première, c'est-à-dire celle qu'il avait défendue dans la ZfR Ph. Cela d'autant plus que *Skok*,<sup>41</sup> en pensant à *lenga* < *lanca*, souligne que «cette forme montre les changements linguistiques très importants et caractéristiques pour le parler roman de la Dalmatie méridionale, à savoir le passage de l'a tonique en e comme il est arrivé pour quelques mots (CASA > *chesa* etc) notés par Ph. de Diversis à Raguse». Notre *brek* «chien» < BRAKKO<sup>42</sup> est de ceux-là.

(2,292) *Skok* a trouvé le mot *levrija* dans l'ARj 6,25 qui à son tour l'a relevé chez l'écrivain du XVII<sup>e</sup> siècle Ivan Držić. Le terme est laissé sans étymologie: «signification non établie, mot insuffisamment attesté, n'est pas encore mûr pour l'étymologie». Quand même, il cite le rédacteur de l'ARj P. Budmani qui, à cause du contexte (bouffons, fêtes et dépenses inutiles...), croit y voir une adaptation de l'it. *allegria*.<sup>43</sup>

Or, le problème n'existe pas. De nos jours le mot est bien vivant dans la ville de Korčula. *lèvrija*, à forte charge stylistique y signifie un habillement étrange, un accoutrement qui saute aux yeux. En français, par le registre stylistique et la valeur connotative, lui correspondrait à merveille le terme *affutiaux*. Bien entendu, c'est le vén. *livrea* (Boerio, 374) dont l'origine et l'histoire sont trop connues pour qu'on s'y arrête plus longuement.

(2,294) (s. v. *liganj*) *ulignjâra* n'est pas «un filet avec lequel on capture les seiches et qui contient trois hameçons (!) liés par une cordelette très mince». Les filets à hameçons n'existant nulle part, ici il s'agit simplement de la turlutte. L'expansion *-ara* (ou encore plus souvent *-era*) sert à désigner toute sorte d'engin de pêche. Il suffit de l'affixer au nom d'un poisson pour obtenir le nom de l'engin avec lequel on pêche ce poisson: *sardela/sardelara*, *kunjka* «arche»/*kunjker* etc. Au contraire,

<sup>40</sup> cf. V. Vinja, R LiR 21, 1957, 254.

<sup>41</sup> *Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otocima*, Zagreb, 1950, p. 212.

<sup>42</sup> que *Skok* 1,206 s. v. *breknuti* explique d'une autre manière.

<sup>43</sup> Et dans la *Lit.* nous trouvons, naturellement, REW 307 quoiqu'il s'agisse d'une pure supposition que *Skok* lui-même, à cause de -GR- > -vr-, n'accepte pas.

*pegulera* n'est pas le filet pour la pêche des lamproies (2,631) mais le nom du poisson lui-même. Il s'agit ici comme pour d'autres variantes (*pegulijera*, *peguljera*...) d'un suffixe qui dénote l'habitude qu'a ce poisson de sucer, c'est-à-dire de s'attacher à la poix (*pegula*). En plusieurs endroits la lamproie est appelée *timunera* parce qu'elle se fixe sur le gouvernail (cf. aussi *takapegula* à Privlaka).

(2,314) Ne pouvant pas accepter l'étymologie de Skok pour *lojga* < LONGA REW 5119 surtout pour des raisons sémantiques, nous avons proposé<sup>44</sup> LICIA REW 5020.

(2,314) Le mot que nous venons de mentionner est suivi par *lojka* «poisson marin, clupea alosa».<sup>45</sup> Aucune étymologie n'en est donnée, aucun renvoi, aucune indication dans la Lit. Ici non plus nous ne pouvons suivre la méthode de travail de la rédaction. Skok pourtant a écrit sur ce terme et cela à deux reprises: en 1933 dans la *Pomorska terminologija*, Split, p. 53 où il croyait voir dans *lojka* une relique de CLUPEA, et en 1934 dans la Zfr Ph 54,206 où il opta pour HALICE REW 4001. Dans notre contribution (v. plus-haut n. 44) nous avons insisté sur les rapports entre *lojga* et *lojka* qui appartiennent à la même sphère conceptuelle (filet/poisson) et à la même aire géographique.

(2,317) *lompar* et *lupar* (2,322, s. v. *lub*) qui sont des variantes d'un même nom et signifient «la patelle» devraient figurer sous la même entrée. Quant à l'étymologie, nous sommes loin de pouvoir accepter celle qui nous est proposée, car nous voyons l'origine de *lumpar*, *lompar*, *lupar*, *lopor* etc. «bernique» dans le gr. *λοπάς*.<sup>46</sup>

(2,327) D'après la Lit. qui suit l'article *lujpa* Lichia amia L. on pourrait conclure que nous acceptons l'étymologie de Skok qui voudrait faire remonter le nom de la lice au gr. *λοφίον* de *λόφος* «ciuffo, cresta». La glâbre et élégante lice est l'image même de la nudité du corps, elle n'a aucune nageoire saillante sur son corps lisse et fusiforme et partant ne peut pas être rapprochée d'un animal «à crinière» ce qui, d'ailleurs, ne s'est passé dans aucune nomenclature méditerranéenne. A cause de

<sup>44</sup> cf. nos «Nouvelles contributions au REW» in SRAZ 7, 1959, 26.

<sup>45</sup> Les ichtyologues Kolombatović, Lorini et Šoljan désignent par ce nom la Clupea finta CUV.

<sup>46</sup> V. Vinja «Le roman de Dalmatie — intermédiaire des éléments grecs dans l'ichtyonymie yougoslave» in BALM 10—12, 1968—1970, p. 83; P. Barbier fils, R LaR 51, 276—7 et surtout les importantes observations de C. Battisti «I maris poma dei Romani» in BALM 5—6, 1963—1964, p. 53.

raisons tout à fait différentes nous avons proposé l'étymologie grecque ἀλωπίας dans la contribution qui figure dans la *Lit.*

Mais, une fois encore, cette notice bibliographique nous déroute: après un article où Skok donne sa solution figure le numéro du REW (5173) où l'on ne trouve trace d'un quelconque λόφος, vient ensuite notre nom avec le lieu où nous avons proposé une autre étymologie et voici le comble: on passe sous silence Skok lui-même. Car, Skok a bel et bien écrit sur ce sujet dans la ZfR Ph 50, 525. Il considérait même ce *lujpa* < *lophia* (cette fois sous cette forme latine!?) comme très important für die Lautgeschichte des Altdalmatischen da es das einzige bisher bekannte Beispiel für fi > pi > ip darstellt«. C'est vraiment le lieu de se demander pourquoi ces ajouts bibliographiques, pourquoi cet amas de données choisies arbitrairement et qui ne reflètent ni l'intention louable «de corriger les lapsus les plus manifestes» (*Préface*, p. VIII) ni le désir d'apporter une information exacte mais où se sont exercés l'arbitraire et la nonchalance.

(2,353) Pour *maginja* «fraise sauvage» (fruit de *Juniperus sabina* L.) Skok «présuppose l'origine prés slave». Sur ce terme, dont l'appartenance à un substrat méditerranéen ne fait pas de doute, J. Hubschmid a écrit avec force détails.<sup>47</sup> Il accepte notre proposition qui rattache ce mot et ses nombreuses variantes<sup>48</sup> à un groupe préindoeuropéen \*MAG-. Au demeurant, Hubschmid avait déjà élaboré cet article pour le FEW 6,19. Bien entendu, comme presque toujours, ni Hubschmid ni FEW ne figurent dans la *Lit.* où on peut trouver en revanche REW 5240 et 5721 évidemment sans grand rapport avec le mot traité par Skok.

(2,369) Le gr.-lat. *maena* «picarel» n'a rien à voir avec *mànić* Lota vulgaris.

(2,379—380) (s. v. *mârtir*) Par quelles raisons peut-on expliquer le morphème čakavien *-ov* dans *smantov* par le hongrois («hongrois -ó, > -ov»)?

(2,405) *menda* n'est pas du tout un mot savant. C'est un vénétianisme à part entière qu'on peut retrouver tout le long du littoral yougoslave.

(2,406) *měntovati*, forme courante à Korčula, avec la signification «mentionner», «nommer» peut être entendu aussi sous la forme ikavisée *mintovati* avec le même sens. Dans les villa-

<sup>47</sup> *Mediterrane Substrate*, dans la collection Romanica Helvetica, No 70, Bern, 1960, p. 27.

<sup>48</sup> cf. SRAZ 7, 1959, 27.

ges, pour les raisons que nous avons effleurées ici sous 2,194, le mot qui est opaque pour les paysans s'est croisé avec *ime* «nom» de telle sorte qu'on a obtenu l'hybride *imentovati* toujours avec la même valeur sémantique. Au moins en ce qui concerne les îles, toute possibilité de croisement avec le hongrois est exclue. Proposer une telle solution — quand nous avons à portée de la main l'it. *mentovare* — nous en dit long sur certains partis pris.

(2,434) (s. v. *mitra*) Ayant trouvé qu'un poisson portait entre autres le nom de *gmitra*<sup>48a</sup> «mitre», Skok donne avec raison l'étymologie «du gr.-lat. *mitra*» mais en remarquant: «le croisement a eu lieu en dépit du fait qu'il n'existe aucun lien sémantique». Cette façon de traiter les relations sémantiques est très révélatrice de l'attitude de l'auteur. Bien entendu, entre la mitre de l'évêque et un poisson il est très difficile — mais à première vue seulement — d'apercevoir un lien quelconque. En regardant de plus près, ces liens paradigmatiques s'établissent pourtant. En suivant les avatars par lesquels passent les appellatifs, on arrive de fil en aiguille, par un enchaînement d'associations d'idées et d'images, à fixer sinon l'étymologie du moins les causes dénominales, la chiquenaude qui a mis en branle l'imagination populaire.

Comme illustration nous nous permettrons de citer quelques noms d'un seul poisson, dans la seule langue croate, qui à bon droit doit figurer sous cette entrée. Il s'agit de la famille Myliobatidae et de ses deux espèces *Myliobatis aquila* L. (aigle de mer) et de *Myliobatis bovina* G. ST-HILAIRE (mourine évêque). «Sa tête bombée, large, aplatie à sa région supérieure»<sup>49</sup> «en forme de rhombe très élargi, dont les angles externes sont assez aigus»<sup>50</sup> a éveillé chez les pêcheurs l'image de la mitre. Rien qu'en serbocroate nous constatons ces noms: *biskup* («évêque») à Omiš; à Kotor, où les orthodoxe et catholiques vivent ensemble, le poisson est appelé *vladika* ce qui revient au même; dans l'île de Silba on reste dans la hiérarchie ecclésiastique mais en descendant de quelques degrés: là le poisson est appelé *kanonik* («chanoine»), pour descendre un peu plus bas encore à Petrčane où nous notons *fratar* («moine»). Dans cette dernière localité, la forme du capuchon des Franciscains a pu aussi entrer en jeu. Mais il y a eu aussi des rapprochements sur l'axe de contiguïtés: mitre s'est croisé avec le vén. *mutria* «faccia brutta e difforme» en donnant à Veli rat

<sup>48a</sup> Nous n'avons jamais rencontré cet ichthyonyme avec le *g*-.

<sup>49</sup> Noël Boudarel, *Les richesses de la mer*, Tome XXIX de l'*Encyclopédie Biologique*, Paris, 1948, p. 400.

<sup>50</sup> Dieuzeide-Novella-Roland, o. c., I, 123.



(île de Dugi) *mutra*. Le terme devenant opaque, nous constatons dans le village de Kukljica *mùto*, mais l'idée de «faccia brutta e difforme» trouve son équivalent à Premuda sous la forme synonyme *čuba* et ainsi de suite pour ne pas parler d'autres dénominations dans les langues méditerranéennes: *évêque* en français, *vescovo*, *colombo vescovo* et *vescovo maschio* en Italie,<sup>51</sup> *pez obispo*, *arzobispo* en espagnol et même *bon Jesús* dans les Baléares.<sup>52</sup>

(2,446) **močira** < MACERIES. Cet étymon latin est encore mieux attesté par *makirina* «ruines», «vieilles murailles» à Pirovac où son appartenance au dalmate ne fait pas non plus de doute.

(2,450) (s. v. **mol**) Cet article est totalement à refondre. On y a entassé sous le même toit au moins trois référents dont les étymologies sont distinctes: entre *mol* «merlu», *mulj* «muge»<sup>53</sup> et *mu(l)jača* «baril de salaison» il n'y a aucune communauté étymologique. Seul *mulj* «muge» remonte au lat. MUGIL.<sup>54</sup> Les mêmes inexactitudes sont répétées s. v. **peš** (2,646).

(2,492) En ce qui regarde **nutrija** «visage» cf. ce qui a été dit ici même pour 2,434. Le mot est vivant un peu partout en Dalmatie. D'après cet article il serait dû à l'italien *nutria* «d'origine inconnue» et d'après la phrase qui suit c'est un grécisme balkanique. Pour la Dalmatie, quoi qu'il en soit, c'est un vénétianisme.

(2,502) Pour **napoškerac** «drôlement» il est superflu d'aller jusqu'au basque et à l'espagnol (*esker*, *isquierdo/sic/*), parce que *poškerac* et *škerac*, selon l'auteur, ne seraient pas attestés. Il s'agit du très fréquent et bien vivant *škerac* «blague», «mauvais tour» emprunté directement au vénitien *scherzo* «burla» Boerio, 624. Donc, REW 7991 et non 3116.

(2,531) **njoknuti** «frapper» n'a rien à voir avec le kaïkavien *jeknuti*. Il s'agit d'un déverbal croate de *njok* < vén. *gnoco* «specie di pastume di figura rotonda» Boerio, 310. Les parlers de Dalmatie ont emprunté aussi bien le terme vénitien que ses emplois figurés, de manière que *njok* signifie, comme en vénitien, «bernocolo, enfiato che fa la percossa» (*un gnoco in te la testa* = *njok na glavi*). Quant à son étymologie, A. Prati<sup>55</sup>

<sup>51</sup> o. c. dans la n. 37, p. 192.

<sup>52</sup> Fernando Lozano, *Nomenclatura ictiológica. Nombres científicos y vulgares de los peces españoles*, Madrid, 1973, p. 31, § 72.

<sup>53</sup> lié au précédent par « = » (!)

<sup>54</sup> V. Vinja, R LiR 21, 1957, 262 (pour *mulj* et *muljača*).

<sup>55</sup> «Vicende di parole» III, *ItDial.* 13, 1937, 104—5.

a repoussé celle de REW 5947, qui le faisait remonter à NODULUS, en proposant comme point de départ NUCULA.

(2,555) Parmi les noms qui désignent le sar, *Sargus vulgaris* G. ST. HIL., nous n'avons pas pu relever **oluz**. Il est très probable que le terme a disparu. Qu'il ait existé cela ne fait aucun doute: Lorini et Kolombatović y sont formels. Par contre, nous avons attesté pour le même poisson *haluz* à Milna (île de Brač) et *kalauza* à Rab ce qui nous rapproche de **kalauz** (2,19). Sans vouloir pour autant adopter une position définitive quant à l'origine de ces noms, nous nous devons de décliner d'ores et déjà l'étymologie gauloise proposée par l'auteur<sup>56</sup> et de dire qu'il ne peut être question d'un rapprochement quelconque avec le fr. *alose*. L'ichthyonyme *oliga* avec lequel Skok compare *oluz* «sar» n'a rien à y faire non plus, car c'est le nom du sauclet, *Atherina hepsetus* L., un troisième poisson fort différent de deux autres mentionnés ci-dessus.

(2,568) (s. v. **ôrzo**) *frčug* «orgelet, compère-loriot» est employé à Biograd et dans les villages de Ravni Kotari. Dans la même région vit un autre continuateur de HORDEUS, à savoir *fržop* «pain de seigle».

(2,570) **osekalj** que Skok définit «animal marin, crustacé» et fait provenir d'un ASSICULUS = ASSICELLA REW 727a «kleines Brett» est en effet la galathée (*Galathea strigosa* L.), un décapode à corps fortement ridé, aux pattes antérieures fort puissantes et terminées en pinces. Une fois accrochée au filet il est très difficile de l'en arracher. Par-dessus le marché elle n'est d'aucune utilité, n'est pas comestible et les pêcheurs préfèrent ne pas la voir du tout. C'est la raison pour laquelle tous ses noms sont ou transparents ou fortement affectifs. On l'appelle *štriglač* (croisement de *štriga* «strega» et scr. *strići* «couper»), *štrijač*, *mišoder* (pour *mrižoder*, c'est-à-dire «celui qui lacère les filets»), *mrižičar* (du cr. čakavien *mriža* «filet»), *gargašan* («le cardeur»), *kliještavac* («aux pinces») etc. En Istrie ses noms sont encore plus éloquents: *štracarede*, *strasaredi*, *koncarede*, *tacarede* (lire toujours *c* comme [ts]). Quand on connaît ces éléments paradigmatiques, il n'est pas du tout difficile de voir dans le **osekalj** un dérivé du scr. *sjeći*, qui n'a rien à voir avec l'aisseau.

(2,591) Pour **palangâr** (et nous ajoutons les variantes *parangâl*, *palingar*, *parangar*) auquel Skok est revenu à plusieurs reprises (la Lit. n'est pas complète!) et que nous trouvons dans les *Statuta Curzulae* (p. 210) attesté pour l'année 1492 sous sa

<sup>56</sup> ALAUSA, REW 314.

forme actuelle *parangal*, Skok s'en tient dans l'ERHSJ à son opinion selon laquelle *palangâr* est un continuateur du gr. πολυάγκιστρον «à plusieurs hameçons» sans faire état d'une autre solution proposée par REW 6185b<sup>56a</sup> et surtout par FEW 7,535:<sup>57</sup> *panagron*. Or, l'ERHSJ étant un dictionnaire de serbo-croate, il serait naturel de constater en premier lieu d'où provient le mot serbo-croate et seulement alors discuter, si besoin est, de l'étymologie de la langue donneuse. Sans être aussi explicite que dans la *Terminologija* (p. 32), l'auteur trouve ici encore le moyen d'éluder l'origine vénitienne du mot. Car, en vénitien *parangalo* existe,<sup>58</sup> et c'est de là que nous tenons notre *parangal*, avec ou sans métathèse, avec ou sans alternance vocalique. Quant à son étymologie, c'est une autre question. A cause de l'absence du groupe *-str-* nous serions plus porté vers celle de REW et FEW. Au contraire, pour le calabrais *palâncastru*<sup>59</sup> nous adopterions celle de πολυάγκιστρον comme le fait G. Rohlfs lui-même pour le salentin *palâncrista* du XV<sup>e</sup> siècle.<sup>60</sup> Par conséquent, notre avis ne va pas dans le sens de Skok et de Rohlfs. Nous pensons qu'il y a deux points de départ: πολυάγκιστρον «à plusieurs hameçons» et πάναγρον «qui prend tout» et qu'aucune de ces deux formes ne peut à elle seule expliquer les deux types: ceux qui présentent le groupe *-str-* d'une part et ceux qui ne le comportent pas. C'est ce que semble avoir vu M. Deanović<sup>61</sup> qui juxtapose simplement les deux solutions.<sup>62</sup>

Quoi qu'il en soit, la *Lit.*, ici au moins, devrait être complétée et, si ce n'est par d'autres auteurs, elle devrait l'être au moins par W. v. Wartburg (ZfR Ph 68, 15), le FEW et par un autre grand et désormais classique répertoire étymologique — le DCELC de Corominas<sup>63</sup> — qui vraiment mais impardonnablement brille par son absence.

(2,597) Pour *pandivêra*, *pandivijera* («fil de crin») que Skok explique par «pinna + de + verres»<sup>64</sup> parce que c'était avec

<sup>56a</sup> qui figure pourtant dans la *Lit.*

<sup>57</sup> qui naturellement n'y figure pas.

<sup>58</sup> Boerio, 471; cf. M. Cortelazzo, o. c. dans la n. 25

<sup>59</sup> G. Rohlfs, *Diz. 3 Calabria*, 2, 115; *Lexicon graecanicum Italiae inferioris*, p. 416.

<sup>60</sup> G. Rohlfs, «Terminologia marinaresca nel Salento», in *BALM I*, 137.

<sup>61</sup> «Pomorski i ribarski nazivi romanskog porijekla na Lopudu» in *AHID*, 3, 1954, 166.

<sup>62</sup> autrement dans les *Serta Rohlfs*, 130.

<sup>63</sup> III 622.

<sup>64</sup> Mais pourquoi REW 2326 dans la *Lit.*?

du crin de porc qu'on fabriquait autrefois ce fil. M. Deanović a proposé<sup>65</sup> de son côté «pānus de Iberia»  $\text{I}\beta\eta\pi\alpha$ .

(2,632) **peksimet** «biscuit» est en effet un turcisme balkanique mais il est intéressant de noter la forme correspondante entrée dans les parlers insulaires par l'intermédiaire roman. C'est *bašameta* conservé avec la même signification dans les îles de Cres, de Lošinj et de Susak. Le roman occidental connaît de son côté: anc. fr. *pařimace* (FEW 8, 59), a. it. *pasimata* (REW 6319). Sophocles<sup>66</sup> l'atteste abondamment pour le moyen grec; pour le vén. cf. M. Cortelazzo, *Influsso*... p. 175.

(2,658) L'article **pinica** fait état de deux homonymes à contenu tout à fait différent. En premier lieu c'est *pinica* «baratte» auquel nous pouvons joindre, pour corroborer l'étymologie de Skok, *pènarica* (île de Lošinj) «cuiller de bois percée», «écumoire». Ils proviennent évidemment du scr. *p(j)ena* «écume» et de ce fait pourraient être rangés sous **pjèna** (2,670).

Il en va tout autrement pour le deuxième mot qu'on trouve ici et qui pour Skok devrait avoir la même étymologie. C'est *pinica* «chaland», «bateau à fond plat» qui n'est autre chose que la *péniche* en français.<sup>67</sup> L'origine des deux mots est identique bien que les voies de pénétration dans les deux langues soient naturellement différentes. *pinica* nous vient de l'italien *pinaccia* (< fr. *pinace*) et c'est en scr. que l'affixe a été adapté au slave.

(3,55—56) Que doit faire le lecteur qui veut se renseigner sur l'origine de **prpor** nom du «rocher à pourpre» (*Murex trunculus* L. et *M. brandaris* L.)? Il se contentera peut-être de l'explication qu'on lui donne sous cette entrée, mais il sera étonné de trouver la même dénomination avec les mêmes variantes pour le même référent dans l'article **porfira** (3,11). Et, les index qui vont paraître devront forcément le renvoyer à deux endroits de l'ERHSJ où il trouvera pour la même unité lexicale deux explications. Or, où est l'étymologie au sens étymologique du terme?

Voyons un peu les faits. Il faut les ranger sur l'axe paradigmatique du serbocroate et voir la «chose» dans ses dénominations étrangères. Le croate connaît en premier lieu *prpor*, *prmpor*, *pumpar* et ensuite *vrpalj*, *vrpal*, *vřpā*. Autrefois nous avions même *furfur* et *furfurica*. Les autres nomenclatures méditerranéennes connaissent ou connaissent: moyen fr. *porpre*, fr. m. *pourpre*, *pourprier* et, légèrement éloigné, *purpurite*

<sup>65</sup> o. c. dans la n. 61; p. 166; v. à ce propos les remarques de G. Maver dans les *Ricerche Slavistiche*, 4, 1955—56, 222—223.

<sup>66</sup> qui ne figure pas dans la *Lit.*

<sup>67</sup> cf. FEW 8, 550 et B. E. Vidos ZFSL 57, 4.

«coquille de pourpre fossile»<sup>68</sup> etc.; le provençal a *poulprié* et *perpé*.<sup>69</sup> En italien, le vén. a *porpora*, à Tarente le Murex est appelé *quecciolo a far la porpora*, tandis que les dictionnaires du gr. mod. donnent *πορφύρα · γένος μαλακίων γασστεροπόδων* pour ne pas parler de l'a. esp. *porpola* et du cat. *porpra*.

Vu tout cela on ne peut que conclure avec W. v. Wartburg: «Lt. *pürpura* (< gr. *πορφύρα*) bedeutet eigentlich die purpurschnecke (murex), dann die daraus gewonnene farbe, das mit dieser farbe gefärbten stoff . . . » et constater que *prpor*, *prpolj* en tant que noms de coquillages doivent être écartés de 3,55 et mis à leur place à 3,11.

(3,75) Ce qui vient d'être dit vaut, et à plus forte raison, pour *pumpala* qui sous la même forme figure à 3,11. Mais ici les rédacteurs sont intervenus en renvoyant le lecteur au lat. *purpura*.

(3,108) Ayant constaté, à côté de *ranj* «vive» (< ARA-NEUS), la forme *ranjen* «poisson plat et allongé mesurant jusqu'à 25 cm» qui, en réalité, n'est autre chose que la même vive (*Trachinus draco*, L., *T. araneus* CUV. etc.), Skok prend soin de souligner que «le suffixe *-en* n'est pas clair». Encore une illustration de l'absolue dépendance à l'égard des lois diachroniques dans laquelle se placent les linguistes traditionalistes. L'idée de replacer le mot dans le réseau morphosémantique (et combien riche!) ne les effleure même pas. Il n'y a qu'à aligner les diverses formes de l'expression pour le même contenu: *ranj*, *ruanj*, *rônj*, *rnj*, *ránje*, *ranjen pauk*<sup>70</sup> et *ranjenik* pour que tout devienne clair. Considéré isolément *ranjenik*, littéralement «le blessé», explique mal le nom du poisson. Au contraire, avec la connaissance des formes intermédiaires et avec la connaissance de la «chose» (la piqûre de la vive provoque des douleurs très aiguës), les prétendus mystères se dissipent. L'éventuelle objection que ce n'est pas la vive qui est blessée mais que c'est elle qui blesse ne peut aucunement jouer. Dans le Sud de la Dalmatie le même poisson, quoique très redouté des pêcheurs, s'appelle *dragana* «la bien aimée». Mais il ne s'agit pas là d'une dénomination provoquée par des motifs tabous comme c'est le cas de nombreux noms d'animaux que Meillet a si brillamment expliqués.<sup>71</sup> C'est, tout simplement que la ville a reçu et retenu le terme opaque *dragonja* (< gr. *δράκαινα*)

<sup>68</sup> FEW 9, 616—17.

<sup>69</sup> F. Mistral, *Lou Tresor* . . . 2, 615.

<sup>70</sup> En effet, vu diachroniquement, c'est un pléonasme hybride parce que *pauk* en scr. est «l'araignée», mais pour la conscience linguistique du sujet croatophone il n'en est pas ainsi.

<sup>71</sup> «Quelques hypothèses sur des interdictions du vocabulaire dans les langes i. -e.» in LHLG I, 281—291.

et les villages l'ont «expliqué» par des moyens de fortune, les uns en en faisant *dragan* et les autres *dragana*. D'autres, enfin, ont retenu le caractère dangereux de l'animal et c'est de ce sème que résulte *dragun* qui pour eux est maintenant et le dragon et la vive.

(3,160) (s. v. *rõta*<sup>2</sup>). Il est surprenant de voir Skok proposer pour *rãdanča* «anello di ferro che s'adatta nelle rilinghe delle vele quadre... onde non si logorino» l'étymologie *rotare*. Pour la Dalmatie c'est un emprunt du vénitien *radanchia* (Boerio, 549) avec la définition ci-dessus. Quant à son étymologie, elle devrait être ramenée, selon le *Dizionario di Marina* 714, à un \*RANDACEU (sous REW 7042) du germ. *Rand* ce qui est hautement justifiable par l'endroit même de la voile où l'on pratique ces trous. La forme *randacia* figure, elle-aussi, chez Boerio 745 (s. v. *terzariol*).

(3,195—6) *salpa* Box *salpa* L. + -UCEU: *salpoč* = *sapõči* m. pl. «un crustacé»?

(3,204) Séparer *sãrak* «le sar» (*Sargus vulgaris* G. ST. HILAIRE) de l'albanais *saragë* «Sardelle» et du ragusain *saraka* «Clupea»!

(3,245) L'ichtyonyme *sisobaka* «lamproie» (*Petromyzon marinus* L.) est laissé sans localisation et sans étymologie. Le terme n'est pas vivant de nos jours mais Kolombatović l'a attesté en son temps. Renouant avec ce que nous avons dit ici-même à la fin de la remarque à 2,294, l'étymologie n'est pas difficile à établir. Dans le premier lexème du composé il y a le scr. *sisati* «sucrer», comme le montre d'ailleurs le nom systématique *petro-muzon* (cf. aussi à Minorque: *chucledor*, *xuclador*).<sup>72</sup> Dans la deuxième partie, il s'agit d'un lexème adapté parétymologiquement de *pakao*, *paklina* «poix», qui constitue le sème principal de la plupart des noms de ce poisson: *paklara*, *paklarica*, *paklenica* ou, sous une forme romane dans l'expression: *pegu-lera*, *pešepegula* et surtout *takapegula*.

(3,257) *skaram*<sup>1</sup> / *skaram*<sup>2</sup>. Il n'est pas dans les habitudes de Skok de scinder en deux une forme dont un des sens peut être pris pour une métaphore. Ceci nous amène à penser que Skok avait entrevu la possibilité d'une convergence de deux étyma différents. Seulement, dans le deuxième article nous ne trouvons pas d'étymologie mais un simple renvoi qui peut signifier soit la simple comparaison soit l'identité d'étymologie. Sur ce point nous ne sommes pas suffisamment renseignés car les emplois sont très différents. Les auteurs qui ont traité de cette

<sup>72</sup> o. c. dans la note 52, p. 9.

forme, qui n'est pas identique pour les deux référents («poisson» / «tolet») seulement dans le scr. mais aussi dans nombre de nomenclatures méditerranéennes, conçoivent l'un comme emploi métaphorique de l'autre. Cela d'autant plus facilement que les métaphores du type «nom de poisson» ↔ «partie de l'embarcation» sont loin d'être rares.

Au IV<sup>e</sup> Congrès des Etudes Linguistiques Méditerranéennes (Dubrovnik, 1971) nous avons proposé une autre solution qui consiste justement à partager en deux signifiés le signifiant *skaram*: «tolet» et «brochet de mer» (*Sphyræna spet* LAC.). Pour le premier il n'y a pas de problème si ce n'est en ce qui concerne le point d'irradiation du mot en croate qui connaît et *škeram* qui parlerait en faveur de l'emprunt au vénitien et *skaram* qui pourrait provenir d'un dialecte plus méridional. Là-dessus Skok ne s'explique pas. En tout cas, il s'agit du grec *σκαλμός*.<sup>73</sup> Le croate du littoral ne connaît pas de forme à *-lm-*.

A notre avis il en va tout autrement pour l'ichtyonyme. Ici nous trouvons un isomorphisme entre la Dalmatie et les autres nomenclatures de la Méditerranée, l'Afrique incluse. Nous croyons qu'on pourrait expliquer ce qui s'est passé de la façon suivante. Un ichtyonyme peut, à cause de ses sèmes très caractéristiques être «expliqué» parétymologiquement (et sur de vastes zones) grâce justement à ces sèmes. Mais, il n'y a pas qu'un seul sème pertinent. D'autres sèmes tout aussi saillants peuvent être exploités en vue de la formation du nom sur des zones avoisinantes et c'est leur ensemble qui peut nous conduire à l'étymologie exacte. Pour illustrer ces faits prenons ici les noms croates et le nom catalan de la *Sphyræna spet* LAC. et ceux des très semblables espèces appartenant aux familles des Scomberésocidés et Scombridés. En Dalmatie le (poisson) *spet* est appelé uniquement par des noms plus ou moins adaptés du *skaram* (*škaram*, *škeram*, *škaranj*, *škeran*, *škârm*, *skêrm*...); pour le *Scomberesox saurus* WALB. nous ne trouvons que *škeram* dans deux localités istriennes.<sup>74</sup> Le poisson est appelé ainsi à cause de son corps allongé et de son profil très droit qui le font ressembler au tolet, à la cheville d'aviron. La même image est mise en valeur par le catalan *escàlum*<sup>75</sup> et en provençal, mais ici sous d'autres formes d'expression pour le même sème: à Marseille le poisson est connu sous le nom de *peis caviho*. Qui plus est, les ichtyologues se sont emparés du mot *spet* employé en fr. méridional, aux Baléares et en Tarragone (*spet*, *espet*, esp. *espetón*) pour former (de toutes pièces comme

<sup>73</sup> cf. surtout A. Prati, DEI 870 et FEW XI, 272.

<sup>74</sup> ce qui n'exclut pas une erreur des informateurs, les deux poissons étant très semblables.

<sup>75</sup> A. Griera, *Butl. Dial. Cat.*, XI, 1923, 70 et Alcover-Moll, s. v.

toujours) le nom systématique: *Sphyraena spet* (LACEPEDE). Tout cela a été très bien vu par Conrad Gesner:

Ab eadem figura Hispani et Itali et ad Mediterraneum Galli aliquot *spettum* hunc piscem appellant, Massiliae *pes escome* quod *Scalimum* multum affinis est — et ab Africanis *scaumé*.<sup>76</sup>

Donc, nous avons le sème «profil droit», «corps allongé» en castillan, en catalan, en provençal et en Dalmatie et ce sème sous-tend des formes d'expression parfois très dissemblables entre elles. En allant vers l'est, nous constatons en albanais *skarmith-i*,<sup>77</sup> aux Cyclades *σκαρμός*<sup>78</sup> et même en turc *iskarmoz balik*. Mais tout ceci n'est pas suffisant pour qu'on puisse dire que nous y avons la véritable étymologie. Ce qui nous intrigue c'est l'existence d'une autre série qui n'a rien à voir avec celle-ci. Si nous parvenons à jeter un pont entre les deux séries, la vraie source de ces noms nous apparaîtra clairement. Nous y parviendrons, par des chemins détournés, il est vrai, c'est à dire par la sémanalyse.

De nouveau dans les parlers croates et catalans, par exemple, nous trouvons dans des ichtyonymes «transparents» un sème commun. Cette fois-ci c'est celui de «saut», de «bond».

Du côté de zoologues notre position est solide; en effet, Dieuzeide — Novella — Roland<sup>79</sup> nous disent littéralement en parlant du *Scomberesox*: «Carnassier, vorace, il se nourrit de jeunes Clupéidés... Est lui-même poursuivi par les dauphins et les thonidés, il monte alors en surface et saute hors de l'eau». Les mêmes auteurs nous donnent en outre une belle illustration portant la légende «*Scomberesox* poursuivi s'apprêtant à sauter hors de l'eau».<sup>80</sup> Or, un peu au Nord de Raguse ce même poisson s'appelle *poskok* et *proskok* (du scr. *skok* «bond», *skočiti* «sauter») tandis qu'en même temps Mgr Grieria atteste pour le catalan le nom de *saltamurades*. L'identité du sème «sauter» est bien visible, disons qu'elle saute aux yeux. Maintenant, peut-on déceler ce même sème dans la première série *skaram*, *escaume* etc.? Nous croyons pouvoir répondre par

<sup>76</sup> C. Gesner, *Nomenclator*..., p. 74.

<sup>77</sup> G. D. Poljakov, Nd. Filipi, K. Basho, A. Hysenaj, *Peshqit e Shqipërisë*, Tiranë 1958, p. 228.

<sup>78</sup> Erhard, *Fauna der Cykladen, Erster Theil: Die Wirbelthiere*, Leipzig, 1858.

<sup>79</sup> o. c. dans la n. 50, II<sup>2</sup> 139—140.

<sup>80</sup> Cette attitude caractéristique qui le fait ressembler au soc de la charrue lui a valu le nom de *orač* «celui qui laboure, qui coupe (la mer)» à Sudjuradj et à Koločep, et même de *muštravenat* (< vén. *mostravento* «banderuola stretta e lunga che si mette nello sperone della testa degli alberi...» Boerio, 430) à Sućuraj.



l'affirmative: le ragusain *skaram*, le messinais *scarmu*,<sup>81</sup> le prov. *peis escaume* et le cat. *escàlum* peuvent être maintenant ramenés à leur véritable origine c'est-à-dire au gr. *σκαίρω* qui se trouve à la base de nombreux ichthyonymes.<sup>82</sup> L'analyse sémique a pesé de tout son poids dans la balance.<sup>83</sup> Seulement, pour obtenir les composantes sémiques pertinentes un mot isolé, naturellement, ne suffit pas.

(3,259) Pour *skerpelina* «terre épuisée» il ne faudra peut-être pas penser au dalmate et encore moins à un \*EXTIRPUS = gr. *στέρηφος* «stérile» si l'on prend en considération qu'à Čara (île de Korčula) la même notion est rendue par *krepelina* dont les liens avec CREPARE sont plus que manifestes.

(3,295) *smudut* «bar» (s. v *smuditi*) est défini de la sorte: «poisson marin qui n'est pas clair, perca lucioperca, bar, denté» (?). Des quatre parties de la définition il n'y a que la troisième qui soit exacte. De cet ichthyonyme dénotant le Labrax lupus VAL. nous avons déjà traité avec plus de détails.<sup>84</sup>

(3,353) Pourquoi *stupa* «étoupe» devrait-il être une relique dalmate?

(3,354) L'ichthyonyme *stūža* «cepole rougeâtre», *Cepola rube-scens* L. dénote cette espèce de poissons qui, à cause de sa valeur économique pratiquement nulle, a toute une gamme de noms qui varient d'un village à l'autre. Comme il est indiqué ici, sans définition («un poisson») et sans variantes, il ne se prêterait à aucune conclusion quant à son étymologie. Pourtant, cet animal marin est désigné par 33 noms différents et tous ces noms, à deux exceptions près, ont un sème en commun: «long», «serpentiforme»<sup>85</sup> et de là découlent presque toutes ses dénominations en Adriatique et ailleurs. Son nom le plus courant est *kurdela*, vénétianisme évident (< *cordela* «nastro» Boerio 197). Un de ces isosémantismes est *stuza* que nous avons relevé à Valun. Comme appellatif D. Parčić, dans son *Vocabolario croato-italiano*, Zadar, 1901, p. 966 définit *stuž* f comme «cordone contro la peste». Les autres noms reflètent la même substance du contenu: *kaiš* «courroie», «ceinture», *guja*, *glistina* «lombric». *špigeta* (< vén.) «lacet», *špada*, *sablja* «épée» et *slaba* «de

<sup>81</sup> pour un autre poisson — sauteur encore celui-ci — *Scomber scomber* L., Palombi-Santarelli, 78.

<sup>82</sup> cf. *σκάρος*, *σκαρθμός* etc.

<sup>83</sup> ce qui nous obligera à réviser nombre d'autres étymologies ichthyonymiques dont, p. ex., *skardula* (3, 257).

<sup>84</sup> V. Vinja, o. c. dans la n. 31.

<sup>85</sup> «Corps très allongé, comprimé, caudale pointue...», Dieuzeide — Novella — Roland, o. c. dans la n. 50, III, 66.

mauvaise qualité» qui n'est autre chose que *sablja* »épée» avec métathèse. Pour les autres pays il suffit de noter *jaratiero* en provençal, *fiamma* à Malte, *band fish* en anglais etc.

(3,368) *sval* «poisson d'eau douce» que Skok note pour l'intérieur du pays, a été attesté pendant nos enquêtes dans la presqu'île de Pelješac<sup>86</sup> mais ici avec le sens de *sole* (SOLEA) ce qui correspond au vegl. *sual* de M. G. Bartoli (Dalm. II 227). Il ne peut être question d'un *squalus* «stachelige Roche» (?).

(3,384) Il est très difficile de se prononcer sur l'étymologie de *šći* «alevin». Nous n'avons pas noté cette forme pendant nos enquêtes. Au contraire, nous connaissons *šij* dans les localités indiquées dans l'ERHSJ avec la signification exacte «alevin de Smaris alcedo». Pour l'île et la ville de Hvar nous en avons une attestation datée du 4 mars 1557. En tout cas le mot a une valeur collective, le *šij* ayant été autrefois vendu par poignées (cf. *cento in boca*). On pourrait se hasarder à y voir une dérivation impropre à valeur collective de *šiljast* «pointu» qui est le sème principal de la petite mène en Dalmatie et ailleurs.<sup>87</sup>

Mais, Skok fait état, et dans le même article, du terme *mušěj* (gén. *mušėja*) attesté par nous dans les villages de l'île de Korčula. Ici, nous sommes en présence d'un autre sémantisme et, partant, d'autre étymologie. Le référent est très proche: il s'agit du menu poisson sans égard pour l'espèce, mais le plus souvent c'est le fretin des Athérinidés. En d'autres localités ce contenu est désigné par le nom de *mlič*, *mleč*, *mli(je)ko* «lait», procédé d'ailleurs fréquent dans les autres nomenclatures méditerranéennes. Ainsi, par exemple, l'it. *latte-rino* est senti comme appartenant à *latte* et non à *atherina*.<sup>88</sup> Les exemples de ce sémantisme abondent: fr. *blanchaille de mer* et *abusseau*;<sup>89</sup> *laitreau* dans la Loire Atlantique.<sup>90</sup> Le vén. *pese de late* (> cr. *pešilate*) est aussi indicatif à cet égard. Or, ce «lait» comme contenu, non comme expression, entre aussi dans le terme *mušjün* à signification identique (cf. plus haut *mušěj*). Nous croyons y voir un dérivé de EMULSIO (REW 2864). La ville de Korčula a plus «régulièrement» *mulšjün*, tandis que les villages (Smokvica, p. ex.) n'ont que *mušjün*. *Mušěj* et *mušjü*, à côte de la signification «remède fait de lait, d'huile et de

<sup>86</sup> R LiR 21, 1957, 266.

<sup>87</sup> cf. *oštruj* de *oštar* «pointu», *brokete* (< vén.) «petits clous»; pour le vén. cf. *pontarioi*, à Catane *puntaloretta*, à Bastia *zerru punzalutu*; pour plus de détail v. V. Vinja, «Les noms des Ménéidés» in SRAZ, 21—22, 1966, p. 22—23.

<sup>88</sup> cf. H. Schuchardt, Zfr Ph 30, 721, Boisacq 18 et surtout J. V. Carus, *Prodromus*... 703—704; cf. aussi FAO Working Document 9A/1.

<sup>89</sup> P. Barbier fils, R LaR, 58, 271.

<sup>90</sup> Rolland, *Faune populaire*, 3, 122.

miel», signifie aussi p. ext. les petits Athérinidés.<sup>91</sup> Quant à *šci*, s'il est bien attesté et noté, il reste pour le moment inexplicable.

**(3,389)** *šeše* f. pl attesté abondamment par les anciens lexicographes dans le sens de «morbilli» est tout simplement une adaptation du vén. *ferse* (Boerio 266). La ville de Korčula a le vénétianisme *ferše* tandis que les villages connaissent *feše* et *šeše*. Donc il n'est pas besoin d'aller chercher l'étymologie jusque dans le lituanien.

**(3,399)** Quant à *škarambela* «blatte» qui signifierait à Lumbarda (île de Korčula) «maquereau» c'est une bévue de M. Kušar auquel Skok se rapporte. D'après nos propres enquêtes dans ce village jamais de mémoire d'homme ce passage de sens n'a eu lieu.

**(3,416)** La possibilité d'une origine commune pour *štiva* «cale d'un navire» (vénétianisme et non italianisme, cf. Boerio 704) et *tipa*, *tipanac* «couverture pour le cheval» et «bourrelet (de la selle)» reste douteuse sinon impossible. Nous trouvons la plus ancienne attestation de ce dernier terme dans les *Statuta et Leges* de la ville de Trogir: a. 1272 *unam tipiam, cortinam unam*.<sup>92</sup> D'autre part, pourquoi une nouvelle fois l'article *tipa* **(3,472)**, celui-ci sans aucune proposition d'étymologie?

**(3,480)** Avec l'importante étude de Ž. Muljačić «Dalmatske studije II (*tunđela* «jastuk»)»<sup>93</sup> tombe définitivement le rapprochement de *tunđela* «oreiller» et de *tonda*. D'ailleurs, pourquoi ce mot figure-t-il ici, où il n'a rien à faire du tout puisqu'un article spécial lui est consacré (3,523)? Et, ensuite, comment le faire provenir d'un *thwahlja* et surtout, comment chercher ce *thwahlja* dans un dictionnaire serbocroate? Pourtant à *thwahlja* on nous renvoie p. 480!

**(3,540)** Le rapport *ukljata/ušata* «oblade», Oblata melanura L. n'est pas expliqué d'une manière convaincante. Comment comprendre l'assertion «la substitution du *-klj-* par *-š-* est due à la superposition de la forme vénitienne»? L'exemple cité «*feršora* (Split) au lieu du dalmato-roman *prsurā*» ne nous est ici d'aucune aide et nous ne voyons pas de raison pour le faire intervenir.<sup>94</sup>

<sup>91</sup> cf., d'ailleurs, *jemuža* < *emulsa*, Zfr Ph 38, 547.

<sup>92</sup> Miho Barada, *Trogirski spomenici*, I, 387.

<sup>93</sup> in *Radovi Filozofskog fakulteta u Zadru*, 5, 1963/64, pp. 70—81.

<sup>94</sup> Sur ce couple d'ichtyonymes cf. V. Vinja «En marge d'un livre de Skok. Les noms adriatiques d'Oblata melanura C.V. et de *Seriola Dumerilii* RISSO» in *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 4—5, 1955—1956, 13 ss.

\*  
\* \*

Comme nous le disions à la fin de notre première série de remarques nous avons fait ces glanures exclusivement dans ce qui touche de près ou de loin au domaine roman. C'est là seulement, que nous avons cru opportun d'apporter quelques suggestions ou solutions en nous gardant bien de nous immiscer dans les questions slaves qui constituent (ou, du moins, devraient constituer), et de loin, la plus importante partie du texte qui nous est aujourd'hui offert. Si les slavissants, turcologues, balto-logues en faisaient autant à leur tour, notre discipline ne pourrait qu'y gagner.

Pourtant quelques observations d'ordre général s'imposent.

L'oeuvre de Skok est un monument, mais quoi qu'on en dise, inachevé. Nous pouvons être sûr que l'auteur n'aurait pas offert au public ce torse superbe, mais encore, en plus d'un point, trop engagé dans la masse. En termes plus techniques: son manuscrit n'aurait pas été livré au prote sous cette forme. Et c'est bien là le noeud du problème que doit affronter l'éditeur. Les ajouts, les biffures, les interventions, les explications justifiées ou non, les données bibliographiques, la composition, la stylisation, la rédaction définitive, tout cela Skok l'aurait-il pris à son compte? Quelle est la part de Skok dans le texte imprimé, et quelle est la part étrangère? Cette forme originale, disions-nous, a-t-elle été altérée? a-t-elle subi des transformations indues? l'a-t-on soumise à des changements que l'auteur n'aurait pas tolérés? Est-ce, en un mot, à Skok que nous devons imputer certaines inexactitudes, certaines redites? Est-ce le véritable Skok que nous lisons aujourd'hui? D'après ce que nous venons de voir la question se pose avec insistance.

A part les prises de positions, à part les questions relatives à la méthode que l'auteur a scrupuleusement suivie et dont nous avons parlé dans notre introduction, cette oeuvre n'est ni de lecture facile ni de consultation commode. Les index eux-mêmes, qui pourront être faits très consciencieusement ne faciliteront pas beaucoup les efforts que devra déployer le curieux en quête de tel ou tel mot serbocroate. Il restera en vérité très souvent sur sa faim, car un très grand nombre d'articles n'a pas de conclusion, ne contient pas de réponse univoque ni même approximative. Beaucoup plus nombreux sont les cas où les formes sont enfilées l'une après l'autre, sans lien sémantique, sans rapprochement méthodique et sans que la question de l'étymologie directe ou lointaine soit évoquée. De nombreux termes figurent dans deux ou plusieurs articles, donc avec plusieurs étymologies, de nombreux autres n'apparaissent pas, d'autres, enfin, n'ont rien à faire avec les mots qui les entourent.

La mort a empêché l'auteur de faire de ces *m a t é r i a u x* un dictionnaire et c'est pourquoi nous croyons constater à bon droit que cette mer d'informations, cette énorme quantité de données lexicales, beaucoup plus balkaniques et en général alloglottiques que croates ou serbes, d'une inappréciable utilité pour quiconque s'intéresse au slave du sud, devait avoir pour titre « *M a t é r i a u x* pour un Dictionnaire étymologique croate ou serbe » plutôt que « Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe ». Il est vrai, l'Académie et surtout les rédacteurs se trouvaient devant un problème épineux, ardu et dépassant de beaucoup leurs forces et surtout leur compétence. Ils ont fait ce qu'ils ont pu et — hélas — bien des fois ce qu'ils ont voulu. Mais, après tout, nous croyons qu'il est possible d'accepter notre franc-parler et nous prions le lecteur de le faire: c'est un dictionnaire qui devait être le répertoire étymologique d'une langue slave: à notre époque où le travail d'équipe est une règle et une nécessité, une équipe de slavisants compétents et chevronnés aurait pu combler certaines lacunes, éviter maintes bévues fâcheuses et au prix d'efforts exceptionnels mener à bien ce travail ingrat de la rédaction d'un texte qui n'était pas le leur. Un romaniste, un germaniste, un orientaliste et surtout un baltologue auraient pu éventuellement le second utilement dans leur tâche. Mais au lieu de cette équipe, à nos yeux uniquement qualifiée pour ce travail, nous lisons sur la page de titre les noms de deux romanistes et d'un slavisant et, si l'on compte l'auteur qui n'était pas slaviste mais romaniste, la disproportion est encore plus nette et introduit un déséquilibre défavorable au côté slave. Et, pourtant, le serbo-croate est en fin de compte — une langue slave.